IMAGES & MÉMOIRES

LETTRE DE LIAISON
n° 16 – Automne 2007

Images & Mémoires

Siège social et Président :
14, rue des Messageries - 75010 Paris - ☎/fax : 01 47 70 31 32

Secrétariat général :
20, rue Berzélius - 75017 Paris - ☎/fax : 01 42 63 46 36

Rédaction :
Rés. Les Chartrons, bât B esc A, 46 ter rue de Leybardie, 33300 Bordeaux
jean-michel.andrault@wanadoo.fr - ☎ : 06 85 28 40 96

Site I&M :
http://www.imagesetmemoires.com

Bureau I&M
Président : Philippe DAVID
Vice-président : Stéphane RICHEMOND
Secrétaire-général : Georges MEURILLON
Secrétaire-générale adjointe : Anne PEZI
Trésorier : Jean-Michel ANDRAULT
Conseillers : Siméon ABBY KPATA ; Patrick ARNAUD-BATTANDIER ;
Franck HOUNDEGLA ; Ghislain de la SAYETTE ; Guy MAINET ;
Pascale NOURISSON ; Estelle SOHIER ; Alain TIREFORT

Adhésions

Images & Mémoires est une Association loi 1901.

Cotisations 2008 :

Normale	: 25 €	Bienfaiteur	: à partir de 50 €
Étudiant, sans emploi	: 10 €		

Réalisation de cette *Lettre de Liaison* : Jean Michel ANDRAULT

Sommaire

I&M en deuil **p. 2**

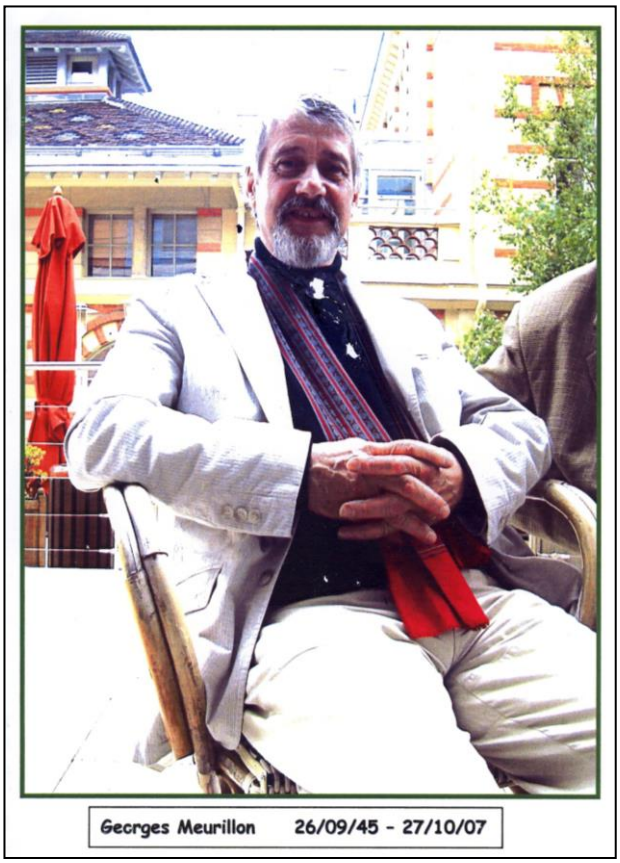
Activités **p. 3**
- Vie associative
- Nos adhérents
- Activités, publications, manifestations
- Petites annonces

Études et points de vue :
- *Cyr Descamps* : Une Européenne à Dakar en 1934 **p. 6**
- *Helihanta Rajanoarison* : De la peur à l'engouement – La photographie à la Cour d'Antananarivo au milieu du XIXe siècle **p. 9**
- *Yves Marguerat* : Un conte historique : La photo qui a changé ma vie **p. 15**
- *Philippe David* : Un exercice de dépouillement bibliconographique : Les images du Togo et du Cameroun dans le magazine *Togo – Cameroun* (1929-1937) **p. 20**
- *Stéphane Richemond* : Les cartes postales soudanaises de Robert Schlèber **p. 27**
- "Varia" : Du nouveau sur Fortier (*Stéphane Richemond et Philippe David* ; *Xavier Ricou*) **p. 32**

Illustrations de couverture : photographies anonymes et non légendées - Madagascar, vers 1890 (support argentique. Collect. J. M. Andrault).

***N'oubliez pas de visiter régulièrement notre site Internet* : http://www.imagesetmemoires.com**

Images & Mémoires en deuil



Victime d'un absurde accident de la circulation, notre Secrétaire-Général **Georges MEURILLON** est décédé à Paris samedi 27 octobre. Il a été incinéré le 8 novembre dans le Maine-et-Loire.

Nous sommes encore sous le choc.

Âgé de 62 ans, photographe de formation, technicien animateur dans les Centres Culturels de Dakar, Abidjan, et surtout Bamako (où il a séjourné 14 ans au Centre Culturel Français et au Musée National), il était l'un des quatre fondateurs, en 1995, d'I&M, et son Secrétaire-Général jusqu'à ce jour, chargé en outre pendant dix ans de nos *Bulletins* et *Lettres de Liaison*. Passionné d'iconographie et amoureux du Mali, sa seconde patrie, il achevait sa carrière au Laboratoire PRODIG de l'Institut de Géographie de Paris. Son père, Gustave, avait été également membre d'I&M jusqu'à son décès.

Très touché par ce tragique événement, puisque je perds en lui un ami de trente-et-un ans, je veux aussi assurer sa famille (très réduite : sa mère, âgée de 94 ans, et son frère, dans le Maine-et-Loire ; son épouse handicapée depuis plusieurs années, et son fils adoptif, chef de famille) de la très vive sympathie de toute notre association dont il aura été, technicien militant et enthousiaste, l'un des principaux piliers.

Une amicale rencontre auprès de Dominique, sa veuve, et de sa famille, est prévue dimanche 9 décembre à 10 heures à l'hôpital Bretonneau (3 place Jacques Froment - PARIS 18e).

Nous avons également appris, tardivement, le décès (en début d'année 2007) de notre amie et adhérente **Annik MISKE-TALBOT**, retirée à Paris après une longue carrière africaine, notamment en Mauritanie, au Sénégal, au Niger et au Mali, en partie avec l'UNICEF.

Philippe DAVID

Vie associative

• **12ème Assemblée Générale Ordinaire**

Notre AG s'est tenue comme prévu le samedi 23 juin 2007 à la mairie du 10ème arrondissement de Paris avec 15 adhérents présents et 27 procurations. Le Bureau de l'association en est sorti renouvelé et renforcé avec l'entrée, en qualité de conseillers, de nos amis **Ghislain de la SAYETTE** et **Patrick ARNAUD-BATTANDIER.**

Le rapport moral du Président et le rapport financier du Trésorier ont été approuvés à l'unanimité. 4 adhérents, silencieux depuis trois ans, ont été radiés conformément à nos statuts. Le programme d'activités 2007-2008 a été examiné en détail.

L'exercice budgétaire 2006-2007 s'est soldé par un résultat déficitaire de 393,92 € (Produits : 2442,08 € ; charges : 2836 €). La situation est néanmoins saine et le budget témoigne d'une activité bien réelle ; les principales dépenses sont consacrées à la Lettre de Liaison et, cette année, à la création du site Internet.

Important : l'AG a décidé, sur proposition de notre Trésorier :

- de suivre désormais, pour notre gestion financière, **l'année budgétaire civile,** à compter du 1.1.2008, après un budget intérimaire de 7 mois pour la période juin-décembre 2007;
- de porter à **25 euros la cotisation annuelle** normale (ou à partir de 50 euros pour les bienfaiteurs) pour 2008, décision applicable dès la rentrée 2007 puisque la cotisation des adhérents postérieurs au 1er septembre demeure valable pour toute l'année suivante.

Le compte-rendu détaillé de l'Assemblée Générale est disponible et peut être envoyé sur simple demande.

Un repas indien, pris dans un restaurant du quartier, a prolongé cette rencontre, avec convivialité, jusqu'à 15 heures.

• **Bureau**

Notre Bureau s'est réuni comme prévu le **samedi 13 octobre,** au siège. Réunion - rappelons-le comme à chaque fois- ouverte à tous adhérents et sympathisants pour qui c'est une occasion de rencontre et d'informations. Principaux points abordés :

- première mise à jour du site Internet : effectuée, avec correction de quelques erreurs ;
- exposition Binger, Fortier et photographes d'Afrique de l'Ouest (L'Isle-Adam, 2009) : I&M est plus particulièrement en charge de la partie photographique ; le Musée de Bamako se montre intéressé ;
- programme 2008 : l'AGO aura lieu en juin ; appel à suggestions pour trouver un lieu convivial et surtout des idées pour une animation (conférence, exposition, etc.) ;
- décision de prise de contact avec la nouvelle Cité de l'Immigration à Paris.

*Le prochain Bureau se réunira **samedi 19 janvier 2008** à partir de **9 h 30**, au Siège.* Vous êtes tous cordialement invités.

Nos adhérents

Bienvenue à nos derniers adhérents :

• **Jérôme GOULIA**, de l'Université d'Orléans-la-Source.

• **Ernest GODEFROID**, ingénieur, retiré dans la province de Namur (Belgique).

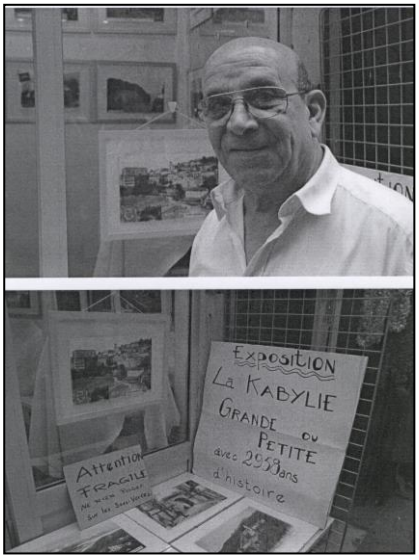
• **Benoît ESTIVAL**, généalogiste professionnel à Valence, petit-fils de l'administrateur-photographe Audema (Congo français – Gabon).

Activités, publications, manifestations

Visites et contacts

• **L'AROM**, association amie et croisée, a signalé nos activités dans son dernier bulletin n°12 de juin 2007. et prépare le n°13 dont nous rendrons compte dès que possible.

Activités, expositions, manifestations et informations diverses



• Animateur de l'association **ALGÉRIMAGES**, **M. Mohamed NESSSAF**, Algérien, tient, passage Jarry (Paris, 10e arrondissement), une petite boutique de reproductions photographiques du Maghreb et de costumes des provinces françaises tirées essentiellement de cartes postales anciennes. Une initiative originale encouragée par I&M à la sortie de notre AGO du 23 juin.

• La **Bibliothèque Nationale de France** présente, du **18 septembre au 16 décembre**, 58 rue Richelieu (Paris, IIe), une superbe exposition consacrée aux **Trésors photographiques de la Société de Géographie**.
Le catalogue est comme toujours très bien réalisé (BNF-Glénat, Paris, 2007). Beaucoup de documents sont présentés sur le site www.bnf.fr .

• Du **8 au 29 octobre**, la **Bibliothèque Universitaire de Paris-III Sorbonne Nouvelle** a présenté l'exposition **Touaregs du Niger. Le regard d'Edmond BERNUS.** (voir aussi LL 14).
Le catalogue de l'exposition a été publié par l'IRD et les éditions Grandvaux. Rappelons qu'E. Bernus, géographe, décédé en 2004, fut membre et conseiller d'I&M.

• Du **3 novembre au 8 décembre,** l'Observatoire des Arts organise une exposition de photographies intitulée **Regards sur la Mauritanie -** Photographies de **Jean-Baptiste LARDENOIS** et texte de **Didier CARITÉ** (adhérent I&M).
Elle se tient à l'Hôtel des Voyageurs, 22, rue Boulard Paris 14e.

• L'ORSTOM devenu **IRD** abandonne le site de la rue La Fayette (Paris) pour installer son siège à Marseille. Claire Lissalde, membre d'I&M et ancienne responsable de la base Indigo, passe à l'INSERM. On ne sait qui va s'occuper de la base Indigo.

• **Franck HOUNDEGLA**, conseiller I&M vient d'ouvrir un site professionnel (avec notamment des projets africains) : www.franckhoundegla.com .

Publications de nos adhérents

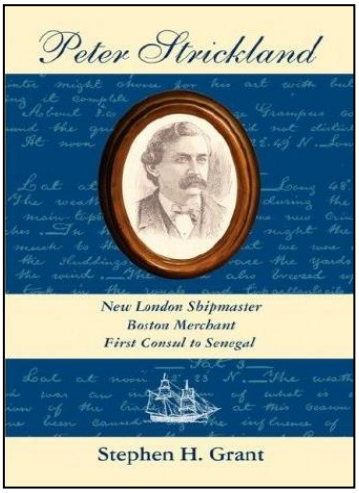
• Cyr Descamps nous a présenté et vanté l'intérêt de l'ouvrage de **Jacques CHARPY** : *Dakar, naissance d'une métropole,* édité par les éditions Les Portes du Large (Rennes, 2007). Il est disponible auprès d'I & M (15 euros).

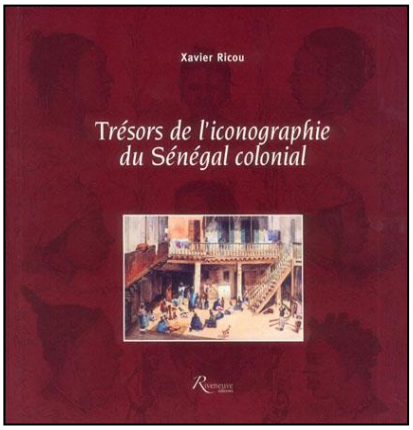
• La toute dernière étude née du programme **Villages Noirs** vient d'être publiée dans *Histoire et Archéologie du Pas-de-Calais* (*Bulletin de la Commission départementale d'Histoire et d'Archéologie du Pas-de-Calais*, tome XXIV, 2006) - Arras, 2007. C'est une étude de **Philippe DAVID** : *Le "Village sénégalais" de l'exposition d'Arras (1904) en histoire et en images*. (p. 101-116)

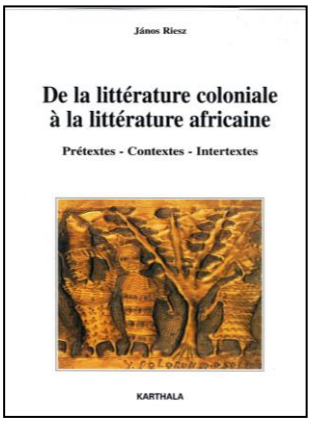
• L'ouvrage d'**Eric DEROO et Antoine CHAMPEAUX** : *La Force Noire : Gloire et infortune d'une légende coloniale* est publié par les éditions Tallandier (Paris, 2006). Il a précédé l'exposition éponyme de Fréjus.

• **Stephen H. GRANT** nous a envoyé son livre : *Peter Strickland, New London shipmaster, Boston Merchant, First Consul to Senegal.* (New Academia Publishing, Washington, 2006).

• **Xavier RICOU** nous signale la parution d'un bel ouvrage qu'il consacre à la photographie sénégalaise ancienne : *Trésors de l'iconographie du Sénégal colonial* (Riveneuve Editions, Paris 2007).
Il est également le maître d'œuvre d'un site Internet centré sur l'histoire des familles métisses du Sénégal, et qui aborde très précisément l'histoire iconographique et photographique de ce pays : www.senegalmetis.c.la .







• **Jànosz RIESZ** nous a adressé son dernier ouvrage : *De la littérature coloniale à la littérature africaine. Prétextes – Contextes – Intertextes.* (Paris, Karthala, 2007). Il s'agit d'un passionnant recueil d'articles et études parus depuis 20 ans, et difficiles à trouver isolément.

Petites annonces

Cette rubrique vous est ouverte ; nous pensons qu'elle peut permettre de stimuler contacts et échanges.

• **Exposition Coloniale 1931**
Un ami, responsable de bibliothèque publique et collectionneur, recherche **tout** sur l'Exposition Coloniale de 1931.
Contacter **Philippe David**, 14 rue des Messageries, 75010 PARIS

Une Européenne à Dakar en 1934

par Cyr Descamps

Le 12 août 2007, se tenait à Leucate (Aude) une expo-bourse des collectionneurs. Nous y avons acheté (pour 20 € !) un lot de quatre cartes postales en noir et blanc, portant au verso la mention *EDITION MOREAU avenue William-Ponty, Dakar.* Ces cartes postales sont ainsi légendées au recto :

(1) 12 – Dakar. – La Grande Poste
(2) 16 – Dakar. – Place Protêt
(3) 20 – Dakar. – La Corniche et Palais du Gouverneur
(4) 7 – Dakar. – Le Port de Commerce

La lettre transcrite ci-après a été écrite au verso de quatre cartes postales, numérotées de (1) à (4) numérotation reprise dans la transcription. L'écriture est régulière, bien lisible, l'orthographe presque parfaite, si ce n'est pour les noms d'animaux.

Il nous semble intéressant de publier ce texte car il reflète la mentalité de l'époque, parfois jusqu'à la caricature (le tirailleur « dressé » !). Et renseigne sur la vie et les préoccupations d'une femme de militaire dont la précédente affectation était manifestement (allusion aux Annamites) l'Indochine. C'est aussi le temps des tous débuts d'Air France, créé en 1933 et qui a repris les actifs de l'Aéropostale. On peut maintenant envisager, si on en a les moyens, de faire « un saut » en métropole pour assister à un mariage…

(1) *Dakar, ce 4 juin 1934*

Bien chère Mademoiselle,

J'ai reçue [sic]*en son temps votre "journal" et vous en remercie. Et j'étais loin de supposer que votre silence était dû à mon étourderie… Reçu également votre lettre à Toulon et je croyais vous en avoir accusé réception. Veuillez m'excuser de cet oubli.*

Je souhaite que vous soyez tous trois en bonne santé comme il en est de même pour nous. Le climat est idéal pour ce mois-ci encore. Je suis sûre qu'il fait plus chaud en France dans la soirée, alors ici nous avons un petit vent très agréable. Mais par contre, le mois prochain la saison des pluies va arriver, et avec elle, la chaleur… Cependant nous allons déménager à cette époque car c'est le tour de mon mari pour avoir un logement militaire.

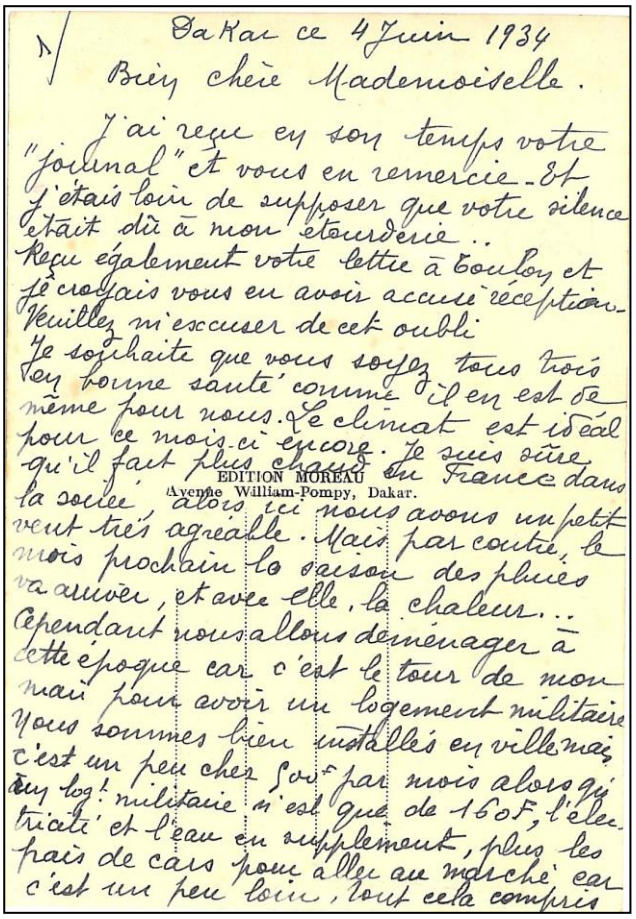
Nous sommes bien installés en ville mais c'est un peu cher 500 F par mois alors qu'un logement militaire n'est que de 160 F, l'électricité et l'eau en supplément, plus les frais de cars pour aller au marché car c'est un peu loin, tout cela compris

(2) *ne nous fera pas plus de 300 F par mois. C'est une économie très appréciable pour deux ans, d'autant plus qu'on a diminué les soldes ces derniers mois. Nous arrivons à mettre quelques sous de coté en menant une petite vie bien tranquille.*

Nos amis sont rentrés en France, et comme cette dame savait bien coudre, j'en ai profitté [sic] pour prendre quelques leçons…, aussi je me débrouille car pour tous les jours il faut du simple et du pratique. Avec un bon patron, je suis arrivée à me faire deux robes, qui sans me flatter, ne vont pas trop mal. Je viens de faire un store en tulle avec deux entre deux et une dentelle de filet, le tulle froncé, pour la fête de maman ainsi qu'un peignoir ; elle sera bien surprise.

Il me faut de l'occupation sinon le "cafard" m'attrape, surtout ces jours-ci j'étais bien énervée car mon frère s'est marié le 2 juin. Et de sentir les miens occupés à tous les préparatifs de ce mariage et moi qui ne pouvait

(1) - ***La Grande Poste***



Dakar ce 4 Juin 1934

Bien chère Mademoiselle.

J'ai reçu en son temps votre "Journal" et vous en remercie. Et j'étais loin de supposer que votre silence était dû à mon étourderie..
Reçu également votre lettre à Toulon et je croyais vous en avoir accusé réception. Veuillez m'excuser de cet oubli
Je souhaite que vous soyez tous trois en bonne santé comme il en est de même pour nous. Le climat est idéal pour ce mois-ci encore. Je suis sûre qu'il fait plus chaud en France dans la saison, alors ici nous avons un petit vent très agréable. Mais par contre, le mois prochain la saison des pluies va arriver, et avec elle, la chaleur...
Cependant nous allons déménager à cette époque car c'est le tour de mon mari pour avoir un logement militaire. Nous sommes bien installés en ville mais c'est un peu cher 50 f par mois alors qu'un log. militaire n'est que de 150 f, l'électricité et l'eau en supplément, plus les frais de cars pour aller au marché car c'est un peu loin, tout cela compris

EDITION MOREAU
Avenue William-Pompy, Dakar.

***Verso de la carte* (1)**

(2) - ***Place Protêt***

(3) - ***La Corniche et Palais du Gouverneur***

(4) - ***Le Port de Commerce***

[sic] *y assister, je ne pouvais le prendre sur moi. Vous dire avec quelle impatience j'attends leur lettre avion qui donnera tous les détails de la noce, vous me comprendrez aisément. Et si je n'avais pas regardé la dépense, je crois que j'aurai eu le courage de partir en avion. Enfin, qu'ils soient heureux, ce que je leur souhaite de tout cœur.*

(3) *Mes cartes vous montrent de jolis coins de Dakar, mais ils sont bien rares. Celle-ci vous montre la promenade que nous faisons le dimanche, et quand la mer est basse nous nous déchaussons pour prendre oursins, arapèdes et bigornos* [sic].

Vous me demandez s'il y a des églises ? Une bien petite et lorsqu'il y a une cérémonie les Noirs envahissent les premiers les chaises et les Européens restent souvent debout. La cathédrale promettait d'être belle mais elle est restée bien inachevée, l'argent pour sa construction a paraît-il disparu dans un naufrage. Cependant, on dit la messe le dimanche, et la communion y a eu lieu. Il y avait de belles toilettes et des autos… n'en parlons pas.

Quant aux magasins français, il n'en manque pas, mais c'est à qui volera le plus. Bien des tissus sont achetés chez les Syriens et les Marocains en grand nombre. Ils font bazard [sic*] et l'on y trouve de tout à des prix avantageux. C'est malheureux de parler ainsi de nos semblables et cependant on aime mieux aller où c'est meilleur marché.*

Comme travaux d'art, le Noir n'est rien comparé à l'Annamite, ce qu'il fait est si grossier (statues de bois) qu'on n'en achète pas. Ils font des sacs en peau d'igoine [sic] *qui ne sont pas mal. Mais ce qu'aime surtout le Sénégalais c'est de ne rien faire…*

(4) *J'ai un tirailleur que j'ai bien dressé et qui me fait le ménage, les commissions, la vaisselle, le lavage. Je ne m'occupe que du marché, de la cuisine et du repassage. Voyez que j'ai du temps à moi. Je vous dirai même que je ne me remue pas assez car je commence à grossir dans des proportions… Songez que j'ai pris 3 K en vingt jours, je pèse maintenant 69 K. Il faudra que je m'arrête de manger autant et quand on a bon appétit c'est difficile. Mon mari aussi se porte bien et l'œuf colonial aussi ! Il s'en fait de moins en moins, ce n'est pas peu dire.*

Je vais m'arrêter pour aujourd'hui, chère Mademoiselle. Merci de tous vos renseignements sur Montauban. J'ai envoyé une carte aux Tournié, mais pas de réponses. Reçu lettre de Jeanne à qui je vais répondre. Mon mari demande si la loterie des Pâquerettes a été tirée, car il ne perd pas l'espoir de rouler auto, à bon marché…

Transmettez mes bonnes amitiés à vos parents de nous deux. Avec votre maman je vous embrasse bien affectueusement

S. ARNAUD

Visitez notre site Internet et faites-le découvrir : http://www.imagesetmemoires.com

De la peur à l'engouement

La photographie à la Cour d'Antananarivo au milieu du XIXe siècle *

par Helihanta Rajaonarison

« *C'est par la force des images*, pense André Breton, *que par la suite des temps pourraient bien s'accomplir les « vraies » révolutions* ».

Lorsqu'en 1855, sous l'impulsion de De Lastelle, alors seul Français autorisé à s'installer à Madagascar, le traitant Lambert arrive devant le prince Rakoto, le père jésuite Finaz l'accompagne en se faisant passer pour son secrétaire. Suivant les règles de la Cour, il apporte dans ses bagages quelques daguerréotypes

William Ellis s'étant vu refuser l'accès devant la reine plusieurs fois, il se renseigne sur les faits de Finaz (son rival catholique) avant de revenir à Madagascar où il est envoyé en mission d'observation par la LMS[1]. Ayant appris la disparition des traces des daguerréotypes de Finaz, Ellis organise sa revanche. C'est ainsi qu'il est venu avec des clichés[2] et des appareils photographiques, s'étant lui-même initié à la photographie avant son départ. De par le nombre de ses actions et de ses productions, on lui attribue facilement l'introduction de la photographie dans le Royaume de Madagascar en 1853. Ellis a effectué en tout quatre voyages à Madagascar. En 1853, 1854, puis 1856, et 1862-1865. Les deux premiers séjours se limitent chacun à quelques semaines à Toamasina, celui de 1856 à un mois à Antananarivo et le dernier dure trois années au service de la Cour dans la capitale.

En effet, lors de sa première venue dans l'Île en 1853 avec Cameron[3], les représentations iconographiques que les sujets de Ranavalona Ière (1828-1861) ont le loisir de voir se résument à trois portraits sur toile. Ce sont les portraits des cousins du roi Radama Ier (1810-1828) : Rahovy et Ratafika, des cousins de ce dernier, exécutés par Colombet[4] lors de leur séjour à Maurice en 1816, ainsi que l'effigie du roi Radama Ier brossée par Copalle en 1826. À la demande du roi, Copalle, enseignant de dessin à Maurice, vint à Madagascar pour exécuter son portrait. D'ailleurs Radama Ier fut son seul client et modèle. Mais celui-ci déclara ne pas être satisfait des services de Copalle[5] quoiqu'il lui laissât un tableau où on le reconnaît aisément.

Lorsque ce dernier quitte la Cour après avoir réalisé le portrait du roi, personne ne pratique encore l'art de la peinture.

Entre le départ de Copalle, en 1826, et le début de la photographie à Antananarivo, en 1853, presque trente années se sont écoulées dans l'Île sans reproduction iconographique d'aucune sorte.

Pourtant lorsqu'on réfléchit au temps qui sépare la naissance de la photographie en 1826, en France avec les descendants de Nicéphore Niepce et Jacques Mandé Daguerre, et son apparition dans l'Île en 1853, on peut remarquer qu'en dépit de l'éloignement géographique et de la lenteur des communications à l'époque, le décalage n'est pas si flagrant. L'introduction de la technique de la photographie par le missionnaire William Ellis en fait une nouveauté, voire une révolution dans le domaine de l'image dans l'Île. D'autant plus que le contexte du pays dans les années 1850 sous le règne de Ranavalona Ière n'est pas des plus aisés.

---

[1] LMS ou La Mission de Londres, une maison de propagation de l'évangile britannique ayant principalement œuvré dans le Royaume de Madagascar au temps de Radama Ier s'est trouvée fortement perturbées suite à la persécution des chrétiens par la reine Ranavalona Ière. Elle tâte le terrain par le voyage de son émissaire Ellis.

[2] Des photos de sa femme, de sa maison, d'après son journal manuscrit.

[3] Missionnaire de la LMS qui va revêtir de pierres le palais de la reine construit en bois par J. Laborde.

[4] Colombet est un artiste peintre que les deux frères ont connu à l'île Maurice où ils sont envoyés en mission d'observation par la Cour.

[5] Extr. de Copalle, *Voyage à la capitale du roi Radama : 1825- 1826 : journal de Copalle*, Antananarivo, Association Malgache d'Archéologie, imp. Raveloson, s.d, s.l.

I - Une nouveauté importée dans le royaume de Ranavalona Ière

La genèse de la photographie dans le Royaume de Madagascar remonte à l'époque de Ranavalona Ière. Cette dernière hérite de la relation étroite que le Royaume de Madagascar a nouée avec les Anglais à l'issue du traité de 1817 signé par son roi et le représentant du gouvernement britannique en fonction à l'île Maurice[6].

Ranavalona Ière succède à son mari sur le trône en 1828. Forte du soutien de ses puissants conseillers conservateurs, elle décide de repousser tout contact avec l'extérieur[7]. Ce faisant, la reine rejette la base du traité de 1817 et refuse de céder des droits aux commerçants étrangers. Les traitants Romain Defossés et Kelly ripostent par des attaques et des bombardements à Toamasina en 1845[8]. Ce conflit conforte la reine dans sa volonté de fermer son royaume à toute incursion étrangère.

Seuls Laborde, arrivé en 1831, et De Lastelle, quelques années auparavant, sont les *Vazaha* ou étrangers qu'elle retient sur ses terres en raison des services qu'ils lui rendent. Le premier par son industrie de Mantasoa, son ingéniosité ainsi que les soins qu'il apporte à l'éducation du fils de la reine, le prince Rakoto, et le second par sa distillerie de Mahela à la Côte Est. Mais accusé lui-même de connivence contre la reine après des années de bonne entente, elle le renvoie sans ménagement en 1857.

La Mission de Londres, première partenaire de Radama Ier dans son projet de modernisation par le biais de l'enseignement et du christianisme qu'elle développe avec ses missionnaires et ses fidèles malgaches est la première victime de la persécution. En effet, les œuvres de scolarisation et de christianisation se trouvent les premières perturbées car la reine voit au royaume des cieux qu'elles proclament une structure rivale à la sienne déjà en place[9].

Malgré ces indispositions dont elle souffre, la LMS ne veut pas lâcher prise, d'où son relais à l'île Maurice qui sert de point d'information sur l'évolution de la situation religieuse et surtout politique à Madagascar. C'est spécialement dans cette perspective de renseignements qu'elle envoie William Ellis, alors haut responsable de la mission, pour observer les réalités et ses œuvres dans L'Île. Cette mission a lieu justement au moment où Ranavalona Ière rouvre le port au commerce en 1853.

Ainsi William Ellis, secrétaire aux « affaires étrangères » de la LMS, arrive à Madagascar pour la première fois, mais la reine ne lui permet pas de monter à Antananarivo. De retour à son poste de Maurice, il se prépare pour un autre séjour dans l'Île. Il s'informe sur les pratiques diplomatiques qui consistent à « éblouir » la Cour afin d'en gagner les faveurs et de bénéficier d'un séjour dans le pays qui lui permettrait de concrétiser ses propres objectifs. C'est ainsi qu'il s'initie à l'art de la photographie auprès de Georges Fenton en Angleterre. Ses séjours en Polynésie et Hawaï pour les comptes de la Mission l'enrichissent et il ne refuse pas de venir et revenir à Madagascar malgré les obstacles.

Comment, dans cette situation difficile, la photographie a-t-elle pu se faire une place, et comment la haute société d'Antananarivo l'a-t-elle perçue ?

II - Une ingérence étrangère se profile…

La pratique photographique ne s'implante dans la capitale et ne recrute des adeptes que grâce à la persévérance d'Ellis car la bienveillance royale lui fait défaut. En effet, depuis que Ranavalona Ière organise le cloisonnement du royaume, ses sujets ont perdu l'habitude de croiser des *Vazaha* dans leur vie quotidienne. Ainsi, le fait de voir Ellis, qui plus est chargé de bagages insolites d'un nouveau genre, suscite des craintes. Aller chez lui serait mal vu et pratiquement considéré par la reine comme fréquenter un ennemi.

Par ailleurs, la reine n'a jamais manifesté un enthousiasme particulier envers la photographie. L'appareil

---

[6] Le *Traité de 1817* signé par Radama Ier et Farquhar, représentant du gouvernement britannique, stipule l'abolition de la traite par les Malgaches et en retour le versement de différentes indemnités par les Anglais.

[7] Les missionnaires ne se sentent plus à l'aise suite aux différentes décisions royales relatives à leurs actions et préfèrent quitter l'Île. En effet, tantôt la souveraine interdit la Cène, tantôt elle interdit les cultes publics. Aussi, vite, après le départ de ces derniers, la reine pourchasse les chrétiens à partir de 1837.

[8] L'oligarchie de Ranavalona Ière se passe des clauses du Traité de 1817 et veut appliquer ses propres lois aux traitants étrangers, d'où le mécontentement de ceux-ci et les violentes réactions à Toamasina en 1845.

[9] Les adeptes du christianisme se disent appartenir à un autre maître (le dieu des chrétiens) et à un autre royaume (le royaume des cieux) et sont sujets d'un autre ordre ; ils se disent tous frères et égaux refusant ainsi la hiérarchisation sociale qui prévaut dans le royaume. La reine voit un tel affront dans le geste qu'elle se met aussitôt à attaquer ces « traîtres » que sont ces chrétiens.

photo du missionnaire incarne pour elle un symbole de l'ingérence étrangère. En fait, sa réaction est liée à son respect des valeurs traditionnelles. On considère l'âme d'un individu comme sacrée donc inviolable, elle reste une propriété personnelle. Or visiblement la photographie capture dans la chambre noire l'âme d'un individu pour ensuite la transposer sur du papier que tout le monde par la suite peut voir et manipuler. Ainsi, pour Ranavalona Ière et plusieurs de ses conseillers, se faire photographier c'est accepter de se faire voler son âme, ce « double humain individualisé » comme le dit H. Deschamps.

En rapport à cela, la prise en photo des terres n'est que le pendant de la capture de l'âme, ce qui signifie que prendre en photo les terres des ancêtres revient à commettre un sacrilège. C'est mettre l'indépendance en péril et amorcer le début de l'accaparement du pays par l'autre. En somme, aux yeux de la reine et de nombre de ses sujets, la photographie ne peut être que nocive.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle s'est abstenue de rencontrer Ellis personnellement. Elle n'a jamais manifesté l'envie de se faire photographier par le *Vazaha*. Pourtant, Ellis ne considère le comportement de la reine que comme de la naïveté par rapport à la photographie. Il note dans son journal : *"Un officier du palais m'a dit que la reine a une idée superstitieuse de la photographie"*[10].

Le fameux portrait de la femme tout de rose vêtue debout à l'ombre d'un arbre, une couronne sur la tête, un mouchoir à la main gauche, n'est pas celui de Ranavalona Ière comme on le présente dans les manuels et les musées. En réalité ce portrait brossé par Ramamankirahina[11] est une copie en peinture exécutée à partir de la photo de la princesse Rabodo, future Rasoherina, réalisée par Ellis le mardi 23 septembre 1856. Le cliché de la princesse est conservé avec d'autres photos faites par Ellis pendant la même période. Il est présent dans le catalogue *Ny fiasan'ny fahagagana : ny fakan-tsary teto Madagasikara* et le récit de sa réalisation se trouve dans le journal d'Ellis intitulé *The three visits.*

Le « portrait » de Ranavalona Ière (peint par Ramamankirahina) ***et son original*** ***la photo de la princesse Rabodo (par Ellis, 1856)***

[10] Ellis, *Three visits in Madagascar*. En 1856, il profite d'un mois de séjour avant d'être expulsé car accusé de connivence dans un complot contre la souveraine. Il ne revient pour une dernière fois que lorsque Ranavalona Ière sera morte en 1861 et où il sera recruté comme photographe de la cour.

[11] Artiste peintre malgache des années 1920 qui a bénéficié d'une formation en art de la peinture dans l'École des Beaux-Arts de la Colonie.

En vérité, la reine Ranavalona Ière n'a jamais accepté de se faire photographier par le missionnaire photographe présent dans son royaume ; et son seul contact avec Ellis a lieu le jour de l'arrivée de ce dernier dans la capitale lorsqu'il se présente à la cour du palais pour présenter le *hasina*. Ce fut leur première et ultime rencontre. Ellis le relève d'ailleurs dans son journal de voyage. Il a pu assister à quelques fêtes organisées par la maison royale, mais n'a jamais eu d'autres occasions de revoir la reine[12]. En revanche, Ranavalona Ière n'aurait pas pu contacter quelqu'un d'autre si elle désirait avoir une photo car Ellis est à l'époque l'unique photographe présent dans le royaume.

L'attitude de la reine s'inscrit dans la ligne d'une politique générale tendant à protéger le royaume des apports étrangers perturbant les esprits. En ce sens, cette réaction justifierait l'observation d'un photographe inconnu de la période coloniale disant : *"Je remarque combien les Blancs sont plus lents que les Noirs, qui comprennent la signification d'un appareil photo, une arme, une voleuse d'images et d'âmes, un fusil, un œil maléfique."*[13]. Ranavalona Ière est consciente des dangers que l'appareil photo peut apporter d'où son refus catégorique.

Bien des années plus tard, on note une attitude similaire de Rainilaiarivony, Premier Ministre et Commandant en Chef de l'armée (1864-1896) : il craint un assassinat lors des séances de photographie auxquelles il est soumis durant son exil dans la ville d'Alger après l'abolition du Royaume de Madagascar en 1896.

Mais les Malgaches ne sont pas les seuls à avoir réagi négativement à la photographie. L'Écossais John Thomson, un photographe venu en Chine pendant la même période, relève que plusieurs Chinois le considèrent comme « un messager de la mort », et il continue dans son journal par : *" J'ai vu des malheureux […] tomber à genoux et me supplier de ne pas leur voler leur ressemblance ni leur vie avec mes lentilles fatales"*. A Madagascar, selon Ellis, beaucoup de personnes s'enfuient à sa vue et à celle de sa boîte d'acajou que certaines personnes qualifient de « faucheuse d'âme ».

Pour montrer que la photographie ne tue pas, qu'elle est inoffensive, Ellis doit ramener devant les réticents des personnes photographiées restées bien en vie[14].

En fait, après avoir obtenu l'autorisation de circuler dans la capitale, Ellis semble oublier la dimension politique de l'appréhension royale. Or c'est la politique royale qui va décider du sort de la photographie à la cour d'Antananarivo. La preuve, après la disparition de la reine Ranavalona Ière, une véritable course à la photo va s'établir et P. Bourdieu le constate : *" L'image photographique, invention insolite qui aurait pu déconcentrer ou inquiéter, s'introduit très tôt et s'impose très rapidement."*[15]

III - Quand Radama II s'intéresse à la photographie

Contrairement à la reine et à son attitude intransigeante, son fils Rakoto, futur Radama II (1861-1863), et son entourage manifestent le plus grand intérêt pour cette nouveauté importée d'Europe. Dès le début, le prince est conquis par la photographie ; son attirance et sa curiosité, en scrutant le dispositif de prise de vue lors d'une première visite chez le missionnaire, n'échappent pas à ce dernier[16].

Après ce premier contact, quatre matinées de suite, il envoie des messagers demander à Ellis s'il désire le prendre en photo. Le 22 août 1856, le premier négatif est tiré. Cela lui plait tellement qu'il pose de nouveau sans hésiter. Le lendemain, il n'hésite pas à conduire sa femme Rabodo, la future reine Rasoherina (1863-1868), à la maison studio d'Ellis.

De nombreux notables suivent l'exemple du couple princier et on peut imaginer l'affluence chez lui quand Ellis dit : *"Beaucoup de gens veulent être photographiés"*. Et il poursuit : *"Quand, après avoir pris ensemble le petit déjeuner, le couple royal quitte le studio à 10 h, un officier richement habillé arrive et demande à être pris en photo. Plus tard, un prince arrive en compagnie de deux dames de la cour et demande à faire une photo d'elles pendant qu'un messager m'informe que deux amis spéciaux de la princesse veulent*

[12] Ellis, *Three visits...*
[13] C'est l'observation d'un photographe anonyme cité par J. Agee et W. Evans en 1939, *Louons maintenant les grands hommes*, Paris, Plon, 1972.
[14] Ellis, *Threee visits...*
[15] P.Bourdieu : Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie, Paris, Minuit, 1964.
[16] Ellis, *Three visits…*

être photographiés et qu'ils viendront demain matin."[17] Seule la hauteur du soleil l'arrête dans ses prises de vues[18].

Outre le grand nombre de personnes qui se présentent au studio, l'enthousiasme est particulièrement perçu au travers des mimétismes et décors recherchés dans les portraits individuels des dignitaires. Cette attitude confirme la remarque de Balzac qui dit que *"Presque tous les hommes affectionnent une posture par laquelle ils croient faire ressortir tous les avantages dont les a doués la nature."*[19]

Ainsi, des habits somptueux, des bijoux, des fleurs et des accessoires de toutes sortes rehaussent l'allure déjà imposante des modèles devant l'objectif. Le temps des inquiétudes est passé. Des notables en photo montrent leur aisance et leur splendeur. Ellis décrit des manières masculines : *"La pose de manière noble, à la façon des chefs d'État d'Europe. Plan sur ¾ du visage, il n'y a pas de face-à-face à l'objectif, une des jambes avancée, une main sur la table et l'autre tient le pommeau d'une épée."*[20]

Dans une série de trois portraits en plan, Radama II, Rainilaiarivony et Rainimaharavo adoptent la même pose décrite plus haut. Les femmes rivalisent d'élégance car aucune ne veut être vue dans une posture qui ne mettrait pas en valeur le goût ou la richesse de sa mise. Les préparatifs vestimentaires des séances photo correspondent aux fastes des tenues lors d'événements dans les grandes maisons tels que les note J. Carol lors du mariage d'un enfant d'un grand dignitaire et un soir lors d'un bal à la Résidence pendant lesquels il s'étonne de la somptuosité des atours. Il dit reconnaître l'assimilation des notables Merina quant au paraître français depuis les assemblées de dimanche, et les fêtes officielles jusque dans les fêtes privées. Bref, la photographie ne devrait être que le reflet de la face la plus belle, la plus admirable, la plus éclatante de notre existence.[21]

La compréhension de ces fonctions de la photographie conduit principalement les membres de la haute société d'Antananarivo à accorder une attention particulière aux séances de prises de vue. Dès lors, « *Fihetsiketsehana* », ou le souci du paraître, devient le mot d'ordre des séances de photo où l'on se montre sous son meilleur jour et dans ses plus beaux atours.

Mais la frénésie autour de la photo n'est-elle pas le signe d'une acculturation ou plutôt d'une appropriation de la pratique ?

Conclusion

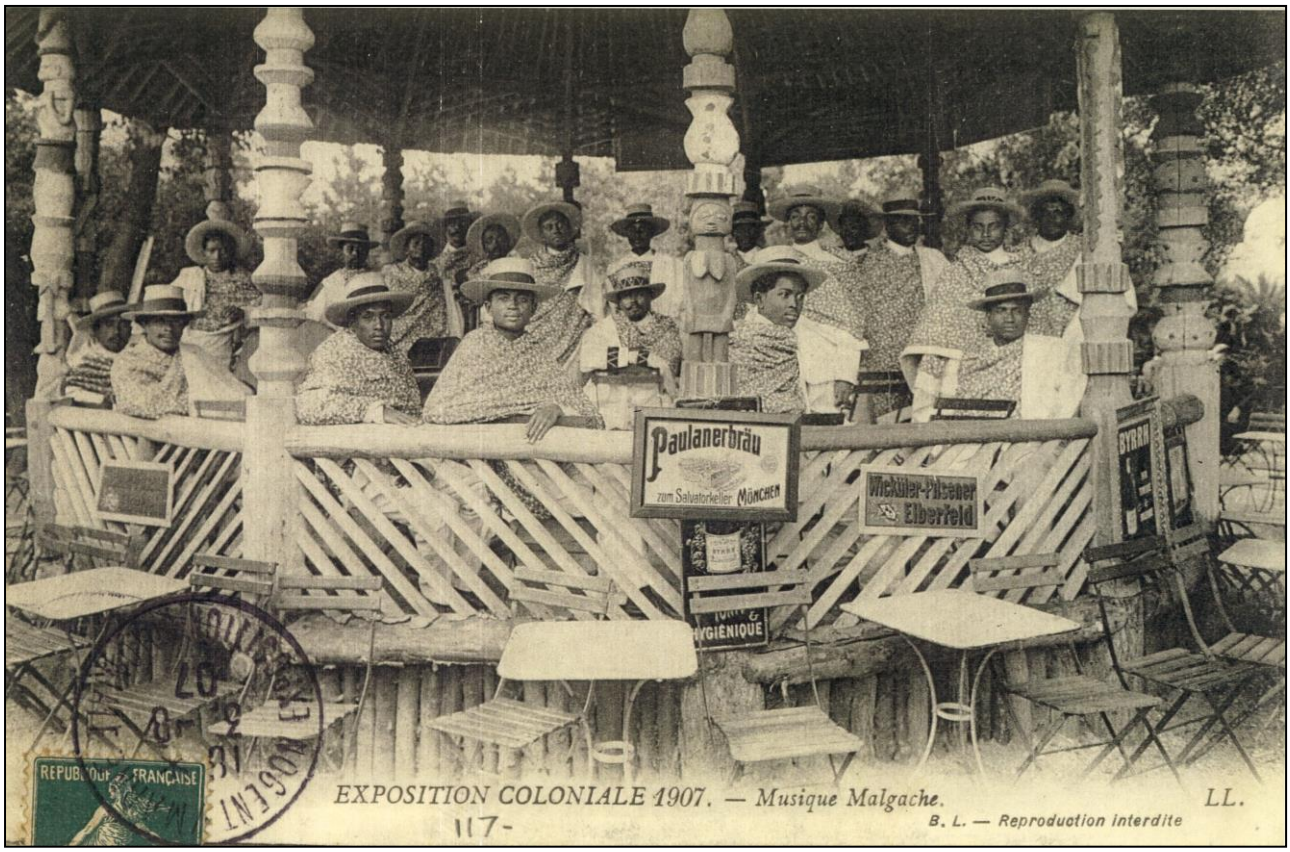
L'introduction de la photographie dans le Royaume de Madagascar marque le début d'une ère nouvelle. Or ce sont les comportements politiques des souverains qui restent principalement à l'origine des différentes réactions face à cette pratique. C'est ainsi que d'un règne à l'autre sont nées des réactions négatives suivies d'une folle attirance tout à l'image des souverains successifs. La peur sous Ranavalona Ière est vite refoulée et les séances de prises de vues se font à un rythme effréné quand Ellis bénéficie de la largesse du roi Radama II. Il devient d'ailleurs photographe officiel de la Cour de 1862 à 1865. Bref, le développement de la photographie est rythmé par les décisions royales quoique, dans la pratique, les modèles en aient saisi le sens social dès le début ; pour en faire d'ailleurs un autre élément de différenciation sociale efficace. C'est de ce fait que la photographie à Antananarivo au milieu du XIXe reste un apanage exclusif des membres de la haute société. N'en est-il pas de même chez les photographes de studios qui jusqu'à ce jour, appellent leurs clients « gens de bonnes familles » ?

*****
Ce texte est la version remaniée d'une communication à la Biennale de la Photographie d'Antananarivo (2005).

[17] Ellis, *Three visit…r*
[18] Quand le soleil est au zénith, il laisse trop d'ombre sur le visage des sujets d'où la mauvaise qualité des photos.
[19] P.Bourdieu, op cite.
[20] Ellis, cité par S. Peers, "William Ellis : photography in Madagascar 1853-1865", in : *History of Photography*, vol.21, spring 1997, pp 23-31
[21] A. Sow Fall, , "Souvenir d'une photographie confisquée", in : *Revue Noire, anthologie de la photographie africaine*

Bibliographie

- Hemerson Andrianetrazafy, "Considération sur l'évolution de la représentation plastique à Madagascar", *Madagascar- fenêtres*, janv- juin 2000, p p.43-54.
- André Copalle, *Voyage à la capitale du roi Radama : 1825- 1826 : journal de Copalle*, Antananarivo, Association Malgache d'Archéologie, imp. Raveloson, s.d, s.l.
- (J.A) Cuadrado, "Mémoires du Céleste empire", *ADArchitecture Digest*, n°4, juillet-août, 2000, pp. 89-93, p. 142.
- William Ellis, *Three visits to Madagascar 1853-1854-1856 including the journey to the capital*, London, Spottiswood, 1858, 472 p.
- Simon Peers, *The working of miracles: the photography in Madagascar 1853-1865=fiasan'ny fahagagana,* Antananarivo, MKSF, De la Rue, 1995, 70 p.
- Simon Peers, "William Ellis : photography in Madagascar 1853-1865", *History of photography*, vol.21, spring 1997, pp. 23-31.
- Ida Pfeiffer, *Voyage à Madagascar*, Paris, Hachette, 1862, 312 p.
- Françoise Raison-Jourde, "Individualisation et production d'identités dans la société merina au XIXe siècle", *Omaly sy Anio*, n°29-32, 1989-1990, pp. 173-185.
- Helihanta Rajaonarison, *Photographie et société à Antananarivo du milieu XIXè au début du XXè siècles*, DEA d'Histoire, dir.Gabriel Rantoandro, Université d'Antananarivo, 2002, 99 p.
- Revue Noire, *Anthologie de la photographie africaine et de l'océan Indien,* s.d.
- Vassé(Capitaine), *Journal de mon intendance près de son Excellence Rainilaiarivony, ancien Premier Ministre de la reine de Madagascar, 1896-1897 en Algérie*, vol. I, Alger, 1897, 552 p., manuscrit.



En 1907 à Nogent-sur-Marne (carte postale LL. –Lévy et Fils)

Un conte historique

La photographie qui a changé ma vie

par Yves Marguerat

- Vous regardez cette vieille photo ? Elle vous intrigue, hein ?

- En effet, Monsieur Acolatsé. Pourquoi diable avez-vous affiché ces officiers coloniaux à la place d'honneur de votre salon ? Je suppose que c'est vous qui l'avez prise, à l'époque où vous exerciez la photographie, n'est-ce pas ? Mais je ne reconnais pas ces uniformes ; cela devait être il y a très, très longtemps...

- Ah ça oui, très longtemps ! Cette photo remonte à la première guerre mondiale... Vous vous demandez pourquoi j'y tiens ? Eh bien, tout simplement, parce qu'elle a changé ma vie, quand j'étais jeune encore. C'est elle qui a décidé de ma carrière de photographe.

- Vraiment ? Mais racontez-moi ça ! Quel rapport pouvait-il bien y avoir entre ces officiers coloniaux et vous ?

- Oh, c'est toute une histoire ! C'est très ancien, mais je me souviens de tous les détails comme si c'était hier. Ça a été un grand moment de ma vie... Oui, vraiment ! Pourtant, ça avait plutôt mal commencé. Ce matin-là, ma mère m'appelle: "Alex, il y a un militaire qui te demande !" J'ai encore dans l'oreille le son de sa voix : je me souviens très bien de cette vibration qui laissait percer son inquiétude. Moi non plus, je n'en menais pas large, vraiment pas ! Vous savez, à l'époque, quel que fût le colonisateur du moment (et, chez nous, ils ont changé souvent, dans ces années-là), on n'était jamais très rassuré quand un représentant des forces armées débarquait comme ça, tôt le matin, pour vous chercher à votre domicile. On pouvait avoir la conscience absolument tranquille -et c'était mon cas-, ce genre de convocation pouvait toujours signifier le risque de se retrouver plongé dans des..., disons des enquiquinements imprévus et compliqués. (Ça reste vrai maintenant que notre pays est indépendant, mais enfin, passons...).

Je me suis donc précipité jusqu'au portail de la maison familiale, en boutonnant à la hâte ma chemise, afin d'avoir l'air aussi civilisé et digne que possible. Un soldat en uniforme des troupes britanniques d'occupation était là, qui m'attendait sur le trottoir. Je savais bien que les Anglais étaient beaucoup moins brutaux que les Allemands, qu'ils avaient chassés deux ans plus tôt. Avec eux, Dieu merci !, il n'y avait plus d'impôts à payer, donc plus d'arrestations pour les contribuables insolvables. Il n'y avait plus ces séries de vingt-cinq coups de bâton pour un oui ou pour un non, qui avaient fait tellement détester les Allemands, à l'époque. Et puis, plus de travail forcé - du moins en théorie. C'étaient les paysans qui devaient les journées de corvées, pas nous, les habitants de Lomé ; mais, vous vous en doutez, quand les administrateurs allemands avaient besoin de main-d'oeuvre, rien ne les empêchait de réquisitionner un jeune homme comme moi, qui n'avais pas encore un emploi fixe. Enfin, bref, on pouvait s'inquiéter... Et si les Anglais revenaient aux pratiques de leurs prédécesseurs ? Avec les Blancs, on ne sait jamais, n'est-ce pas ?

J'avais donc le coeur qui tapait fort en arrivant au portail, mais je fus vite rassuré : en me voyant, le soldat sourit, et je découvris que je le connaissais. C'était Améyibor, un vieux camarade d'école de mon frère aîné. Avant 1914, il faisait partie de la troupe coloniale allemande, mais, quand les Anglais et les Français avaient envahi le Togo, il avait déserté, comme beaucoup d'autres (je ne sais pas trop dans

quelles circonstances : il s'est bien gardé de me raconter l'épisode en détail). Par la suite, les Anglais, qui étaient très peu nombreux, avaient créé une police locale pour assurer la tranquillité de la ville de Lomé, et, pour cela, ils avaient tout simplement réembauché les anciens soldats de l'ennemi, qui avaient été formés à une stricte discipline. Mais, aujourd'hui, qu'est-ce qu'il pouvait me vouloir ?

Améyibor m'informa qu'on me demandait d'urgence au palais du gouverneur. "Moi ? Au palais ? (J'étais stupéfait.) Mais pourquoi ? Je n'ai rien fait de mal ! - J'en sais fichtre rien, me répondit-il ; j'ai juste l'ordre de te ramener là-bas, et tout de suite !" Cela ne soulagea guère mon anxiété.

Nous sommes donc partis d'un pas vif. En fait, j'avais quelque peine à suivre ses grandes enjambées de soldat habitué aux longues marches, et il dut parfois m'attendre, non sans en manifester un soupçon d'agacement. Nous avions toute la ville à traverser, le centre commercial, les voies ferrées, puis le quartier administratif... Le palais des gouverneurs, c'était tout au bout -vous connaissez les lieux, n'est-ce pas ?-, là bas, à côté de la nouvelle présidence de la République. J'étais tout essoufflé en arrivant, mais surtout j'étais très impressionné : jamais je n'avais même approché le vaste jardin qui entourait le palais où résidaient les gouverneurs du Togo (depuis 1905, si j'ai bonne mémoire). Et j'avais encore moins rêvé d'entrer moi-même un jour dans cet orgueilleux bâtiment, de loin le plus magnifique de Lomé, avec ses deux hautes tours blanches surmontées de créneaux. Cette sorte de château féodal, c'était pour tout le monde l'incarnation même de la puissance des colonisateurs européens. Très peu de mes compatriotes avaient eu l'honneur d'y pénétrer, et moi, si jeune encore, on m'y convoquait. Mais pour quoi faire ?

Améyibor me fit passer tous les postes de garde et me présenta à un officier anglais, strictement sanglé dans son uniforme impeccable, raide comme son stick, qui me désigna d'un geste du menton un banc où attendre. Cette raideur, cette morgue, c'était impressionnant, vous pouvez me croire ! Une fois assis, je repris juste assez de contenance pour regarder autour de moi : j'admirai le jardin intérieur, tout en palmes et en fleurs multicolores, et le magnifique mobilier en bois richement travaillé. Je savais qu'il avait été fabriqué à la demande du dernier gouverneur allemand, le duc de Mecklembourg, par les menuisiers et les ébénistes de la célèbre école professionnelle de la mission catholique de Lomé (mon frère y avait été apprenti, et j'en étais fier), mais de là à imaginer autant de beauté, autant de luxe !

J'avais retrouvé tout mon calme quand l'officier revint me chercher. Toujours sans un mot, il me fit entrer dans une vaste salle, aux tables couvertes de dossiers. Au fond, assis derrière un grand bureau, il y avait un homme en civil, au visage rond, les cheveux coupés très courts, avec une solide moustache. Je compris que, moi, le petit Nègre, je me trouvais en face de celui qui exerçait l'autorité suprême dans toute la partie du Togo occupée par les Britanniques : le major Charles Rew. Il releva la tête et me fixa. Son regard, plutôt amusé, était bienveillant, et sa voix presque paternelle. Je fus tout de suite rassuré.

"Alors, c'est toi, le jeune Alex Acolatsé ?" Il parlait lentement, et je le comprenais sans peine. Jamais je n'avais entendu parler anglais avec un accent aussi distingué. (En fait, c'était la première fois qu'un vrai Britannique m'adressait la parole.) J'opinais du chef, sans pouvoir articuler un mot. "On me dit que tu sais très bien faire les photographies ? Tu as appris la technique avec les missionnaires allemands, c'est bien ça ?" Je hochais à nouveau la tête. "Bon, tu vas faire un essai. Si tes clichés sont réussis, j'aurai une mission pour toi : une photographie très importante à faire, qu'il faudra absolument réussir." De surprise, la parole me revint, et la curiosité. "Oui, bien sûr, Excellence, mais pourquoi ne pas demander ça aux missionnaires ?" Au lieu de se fâcher de mon impertinence, le major m'expliqua posément : "Parce que c'est pour une question hautement politique ; c'est une affaire entre nous, les Britanniques, et les Français qui occupent l'autre moitié du Togo. Tu peux comprendre, n'est-ce pas?, que je ne veux en aucun cas que les Allemands y soient mêlés, même les missionnaires. Je n'ai pas de photographe parmi mes officiers, donc j'ai besoin de toi. - Alors, bien volontiers, Excellence. Le problème, c'est que je n'ai pas d'appareil... - Je m'en doute bien, mais non, ce n'est pas un problème. Par chance, mon prédécesseur dans ces murs, ce duc allemand si riche, venait de se faire livrer un matériel complet, qui n'a jamais servi. Tu vas l'utiliser et, si je suis content de ton travail, tu pourras le garder pour toi. Qu'est-ce que tu fais comme métier ? - Oh, pas grand-chose. J'espérais être embauché comme instituteur adjoint à la mission protestante, mais, depuis le début de la guerre, ils n'ont plus d'argent. - Ce n'est pas un avenir pour toi, ça ! Est-ce que tu sais que, chez nous, en Gold Coast, il y a plusieurs

photographes africains qui gagnent très bien leur vie ? Ils font des cartes postales, comme tes amis les missionnaires ; mais, surtout, ils font des portraits, des images de tous les beaux messieurs et de toutes les belles dames, qui veulent se faire immortaliser dans leurs plus beaux atours... (Son ton se fit complice) Je suis sûr qu'ici, à Lomé, où il y a beaucoup d'indigènes civilisés, on trouve assez de snobs et de femmes coquettes pour qu'un jeune homme entreprenant puisse gagner pas mal d'argent. Cela te dit ? - Oh oui, Excellence, merci, merci ! - I1 te faut combien de temps pour m'apporter tes essais ? - Deux heures, ça me suffit. - C'est bon, Alex. Va les faire, et reviens tout à l'heure me montrer tes tirages."

Sur son ordre, un garde anglais me conduisit à l'étage du palais, dans les appartements privés, là où, hormis les domestiques, aucun Noir n'allait jamais. Dans une petite pièce, plusieurs valises en cuir de grand luxe, marquées des armoiries du grand-duché du Mecklembourg... Je les ouvre. Dedans, un matériel magnifique : deux appareils de prise de vue avec leur trépied -des Zeiss, les meilleurs du monde à l'époque !-, des dizaines de flacons de produits de développement, des cuvettes de lavage de plusieurs tailles, des quantités de boîtes de papier, des plaques de verre par douzaines... Personne à Lomé n'avait jamais eu entre les mains un outillage d'une telle qualité, vraiment digne d'un prince allemand. J'en étais émerveillé comme un gosse.

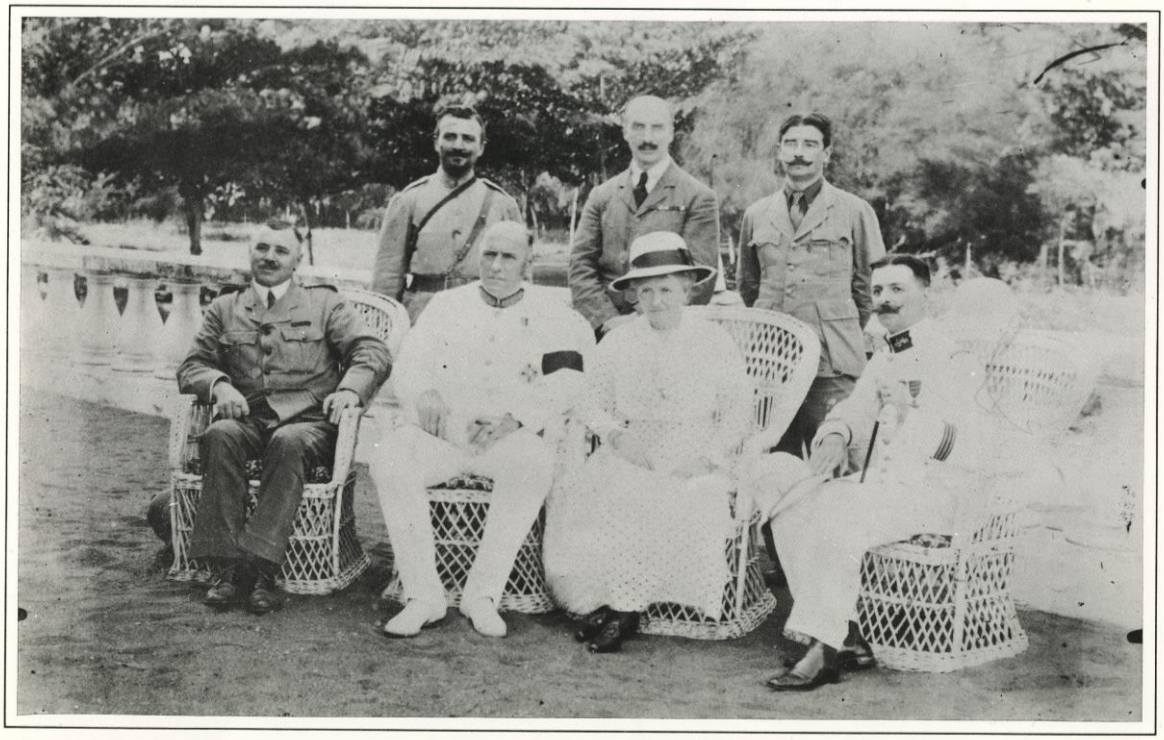
Aussitôt dit, aussitôt fait. Je redescends dans le jardin pour tester les appareils. Puis, je remonte préparer mes bains de développement. Avec l'aide du garde, je déniche un coin du grenier où régnait une obscurité suffisante. J'y monte vite un petit laboratoire, et je commence à développer. J'avais le coeur battant quand mes tout premiers clichés sortirent de leur bain chimique. Aussitôt, je transposais mes négatifs sur des feuilles de papier. Dès que les photos furent à peu près sèches, je vis que le résultat était très satisfaisant : la netteté, les contrastes, la finesse des gris intermédiaires, tout cela rendait à merveille. Quand on a du bon matériel, tout est tellement plus facile !

A l'heure dite, je revins au bureau du gouverneur. En si peu de temps, le personnel du palais m'avait déjà adopté, puisque le major Rew m'avait reçu en tête à tête, et je circulais dans les corridors et les escaliers presque comme si j'étais chez moi, là, au coeur même du pouvoir colonial. Le major se déclara content de ce que je lui montrai, et il m'invita à revenir au palais la semaine suivante, le jeudi, à 14 heures 30.

Le 16 août 1916 eut lieu à Lomé une très importante rencontre internationale : le puissant gouverneur de Gold Coast, Son Excellence *Sir* Hugh Clifford, vint s'entretenir avec l'officier commandant en chef la zone du Togo occupée par les Français, le capitaine Amalric. Vous savez tout ça, n'est-ce pas ? Non ? Alors je vous explique en quelques mots. En août 1914, quand les Alliés s'étaient partagé le Togo après avoir écrasé les Allemands en trois semaines, tout le monde était persuadé que la guerre mondiale ne pouvait pas durer plus de quelques mois. C'était impossible : tout serait fini avant Noël ! Les accords franco-anglais pour organiser l'occupation conjointe du Togo avaient donc été passablement bâclés. Au bout de deux ans, il était indispensable de revoir certains aspects pratiques, et d'aplanir les nombreuses petites frictions, les jalousies, les méfiances qui avaient inévitablement surgi entre les deux administrations coloniales, qui étaient plus habituées à se chamailler pour des rivalités séculaires qu'à coopérer sincèrement. C'était ça, la raison de cette réunion au sommet. Elle devait aboutir à un plein accord entre les autorités alliées, et il fallait que cela se voie. Une photographie devait immortaliser l'évènement, et ainsi prouver au monde entier (et d'abord aux gouvernements de Londres et de Paris) la perfection de 1'"Entente cordiale" sur le terrain. C'est là que je devais intervenir.

Tout se passa exactement comme le major Rew l'avait organisé. Sitôt les accords signés, je fus appelé sur la grande terrasse du palais, face à l'océan. Vous pouvez les contempler là, assis dans ces confortables fauteuils d'osier, tous les protagonistes de cette journée historique. A gauche, vous voyez Rew, l'air très satisfait ; au milieu, le gouverneur de Gold Coast et son épouse ; à droite le capitaine français, avec sa moustache conquérante ; debout derrière, ce sont leurs principaux adjoints (ceux-là, j'ai oublié leurs noms). J'ai été très impressionné par la majesté hautaine de Clifford, bien plus impressionné par lui que par tous les gouverneurs français que j'ai rencontrés par la suite : toute sa personne respirait l'autorité, comme s'il incarnait en lui-même l'Empire britannique tout entier. Il ne m'accorda d'ailleurs pas un regard (à Accra, on connaissait son mépris pour les Africains, même éduqués, qu'il avait fait tous exclure de la haute administration). Je fus aussi frappé par l'infinie tristesse qui émanait du visage de sa

femme. L'explication est là : regardez bien la photo ; vous voyez la bande de crêpe noir sur le bras gauche de Clifford ? C'est que leur fils unique venait d'être tué au combat sur le front français. Moi-même, j'en ressentais de la pitié.



Rencontre franco-britannique au Palais des gouverneurs (16 août 1916) : Sir Hugh Clifford, gouverneur de la Gold Coast, et son épouse, entre le major Rew, commandant de la zone d'occupation anglaise, et le capitaine Amalric (à droite), commandant de la zone française.

Après la séance de pose, le capitaine Amalric (qui faisait bien jeune à côté de l'aristocrate anglais si arrogant) vint à moi avec le lieutenant Lévy, qui lui servait d'interprète. Il me parla avec beaucoup d'amabilité : "Monsieur, (mais oui, il m'a dit "Monsieur" ! C'était la première fois qu'un Blanc m'appelait "Monsieur"), je m'étonne un peu de voir ici, comme photographe officiel, un jeune Africain ; mais mon cher collègue le major Rew m'affirme que vous faites d'excellents clichés. Auriez-vous l'obligeance de bien vouloir me faire parvenir une copie de celui que vous venez de prendre de nous ?" Je le lui promis, bien sûr, et Rew confirma avec d'autant plus d'empressement que cela correspondait exactement à son plan. Je disparus dans mon atelier provisoire du grenier. Deux heures plus tard, je redescendis avec les tirages, un pour chacun. Ils étaient parfaits techniquement - et politiquement aussi. Rew était aux anges. Tout le monde s'en déclara très content et me félicita. Le gouverneur de Gold Coast me gratifia même d'un léger salut de la tête. Lady Clifford m'adressa un pauvre petit sourire triste. Les Français, eux, me serrèrent chaleureusement la main. Vous devinez ma fierté !

Dès le lendemain, Rew tint sa promesse. Il mit à ma disposition une grosse automobile de l'armée anglaise et deux soldats ; on y chargea le matériel photographique du pas regretté duc allemand, et l'on apporta le tout chez mes parents. Inutile de vous décrire la stupéfaction des voisins, la joie de ma famille et ma vanité, encore plus intense que quand le major m'avait remercié devant tout ce beau monde.

- Et par la suite, vous êtes retourné faire des photos au palais ?

- Bien sûr. Chaque fois que Rew et ses successeurs ont eu besoin d'un cliché, ils faisaient appel à moi. Tenez, par exemple, un an plus tard, en 1917, quand l'évêque catholique de Gold Coast est venu à Lomé pour assurer le remplacement des missionnaires allemands qui étaient expulsés. C'est moi

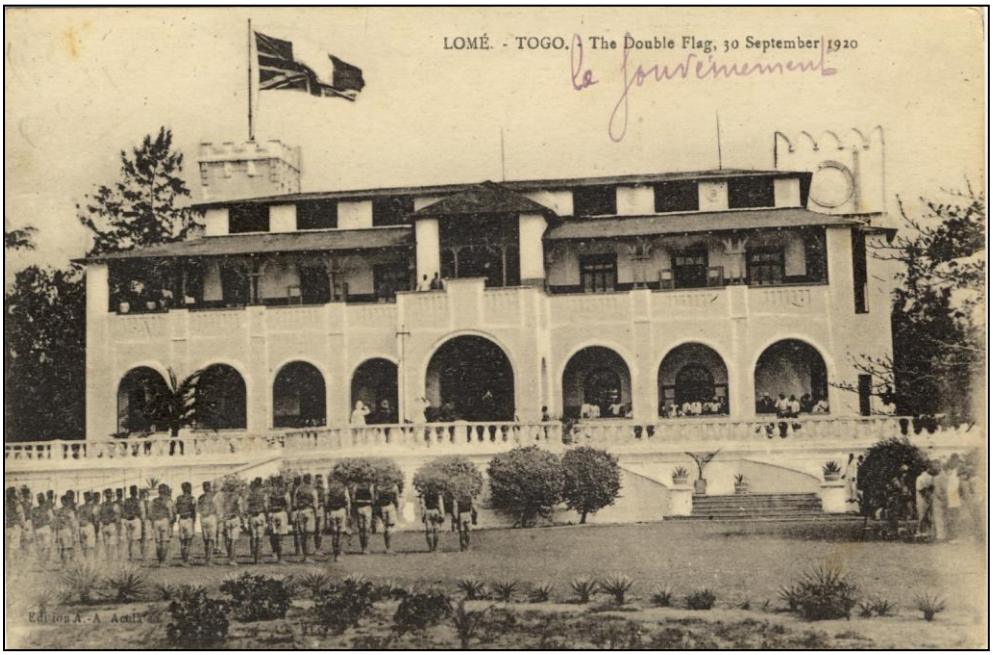
qui ai fait son portrait avec les officiers anglais, toujours assis dans les mêmes fauteuils en rotin de la terrasse du palais... Et surtout le 30 septembre 1920, quand la ville de Lomé a été transférée aux Français, c'est moi qui ai fait la célèbre photo où l'on voit les deux drapeaux nationaux qui flottent ensemble sur le palais des gouverneurs... Elle a été souvent reproduite, vous savez. Elle est dans plusieurs livres d'histoire - le plus souvent en oubliant de mentionner qui en était l'auteur. Mais elle est bien de moi, je vous l'affirme !

- Alors, si je comprends bien, Monsieur Acolatsé, c'est grâce à ce cliché de 1916 que vous êtes devenu photographe, et même le principal photographe professionnel du Togo...

- Oui, c'est exactement ça ! Dans les années 1920, d'autres collègues ont commencé à travailler comme moi. (La plupart, c'est moi qui les ai formés comme apprentis.) Ils se sont mis à la photo après la guerre, dès qu'il a été de nouveau possible de faire venir d'Europe le matériel nécessaire. Quand nous avons créé le Syndicat des photographes togolais, en 1923, c'est tout naturellement moi qui en ai été élu président, et je le suis resté très longtemps. Comme me l'avait conseillé si judicieusement le major Rew, j'ai très bien gagné ma vie avec les portraits et les photos de famille, en plus des photos d'actualité que m'a souvent commandées l'administration française. Oui, c'est à Charles Rew que je dois tout ça - et aussi à l'excellent matériel du duc de Mecklembourg (ah, celui-là, il n'a jamais su quel immense service il m'avait involontairement rendu !). Vous comprenez maintenant ce que je vous ai dit tout à l'heure ? Oui, toute ma vie a été changée par une seule photo, celle de ce sommet franco-anglais de 1916 ! Voilà pourquoi j'ai voulu qu'elle soit exposée là, au mur de mon salon. Comment pourrais-je l'oublier, même si, aujourd'hui, je suis très, très vieux ? Bientôt, moi, je vais fermer les yeux pour toujours ; mais cette photo, elle, elle sera toujours là.

(Avril-juillet 2007)

NB. Tous les personnages (sauf le soldat) et les grands événements historiques de ce conte sont réels.
Les photographies proviennent du livre de Philippe DAVID, *Alex A. ACOLATSE 1880-1975. Hommage à l'un des premiers photographes togolais.* Éditions Haho et Goethe Institut, Lomé, 1993.



L'*Union Jack* et le drapeau tricolore français flottent côte à côte pour quelques heures sur le Palais allemand. Le lendemain, le drapeau français restera seul, pour quarante ans.

(carte postale Acolatse texte Ph. David, opus cité)

Un exercice de dépouillement bibliconographique

Les images du Togo et du Cameroun dans le magazine *Togo – Cameroun* (1929 – 1937)

par Philippe David

Parallèlement à de nombreuses revues illustrées de la même époque comme *Les Annales coloniales*[22], *Le Monde colonial illustré*[23] *La Semaine coloniale*[24], *La Presse coloniale illustrée*[25], *La Chronique coloniale*[26], *Colonies autonomes*[27], et d'autres encore, qui couvrent alors l'ensemble de l'Empire[28]. *TOGO-CAMEROUN*, "magazine mensuel" publié à partir de janvier 1929 par l'Agence Économique des Territoires Africains (Agter) sous mandat[29], est entièrement consacré aux deux pays confiés à la France sous mandat de la SDN à la fin de la première guerre mondiale. Cette publication, de très belle présentation, offre pendant un peu plus de huit années, outre de courts mais denses reportages et enquêtes sur tous les aspects de la vie économique, sociale, politique et culturelle de ces deux territoires, avec des statistiques répétitives[30], une iconographie particulièrement abondante et de qualité. C'est là un choix délibéré de l'Agence, comme l'indique son directeur, Bernard-Marcel Peyrouton, dans son éditorial du numéro 1 de janvier 1929.

"*Question de propagande... Propagande. propagande ! Le mot est à la mode depuis la guerre...* (On dit plutôt) *réclame dans les milieux commerciaux...* (Nous avons choisi) *un fascicule artistique ... une publication plaisante* (et non) un *tract omnibus... Les étrangers* (de la Commission des Mandats de la SDN, note de l'auteur) *n'ont jamais admis qu'une propagande pût être menée au rabais. Ils ont raison. L'Agence s'est efforcée de ne pas changer les habitudes de ces censeurs éclairés."* On nous annonce donc d'emblée beaucoup d'images et l'on tiendra promesse. Dans l'ensemble, ces images, pour la plupart signées mais parfois anonymes, auront toujours le pas sur les textes, bien écrits mais assez modestes, ainsi que sur les statistiques, répétitives -on l'a dit- mais faciles à consulter.

Une bonne cinquantaine d'auteurs d'images, photographes, dessinateurs, graveurs, peintres et illustrateurs, sont cités pour les deux pays au cours de ces huit années et nous aurons, dans certaines catégories, des surprises qui seront signalées chemin faisant. Boirau, également connu par les cartes postales, signe de très nombreuses scènes humoristiques ; Jean Kerhor, Germaine Bernard, Simone Ohl et Suzanne Truitard[31] sont les spécialistes de ces "bois

[22] 34 rue du Mont-Thabor, Paris-1er, puis 1 rue de la Bourse, Paris-2e ; directeurs : Marcel Ruedel et L.G. Thébault ; fondé en 1900.

[23] 37 rue Marbeuf. Paris-8e, puis 11 bis, rue Keppler, Paris-16e; rédacteur en chef : Stanislas Reizler ; mensuel fondé en 1923, parallèlement au *Monde illustré* fondé en 1857.

[24] 17 rue Duphot Paris-1er ; bulletin hebdomadaire de l'Agence Coloniale Française ; fondé en 1925.

[25] 2 rue des Halles, Paris-Ier ; directeur : G. Boussenot.

[26] 98 bis boulevard Haussmann, Paris-8e, organe de l'Institut Colonial Français ; fondé en 1920.

[27] 11 rue Tronchet, Paris-8e, magazine de l'Agence Économique des Colonies Autonomes et Territoires sous Mandat (1929-1937…).

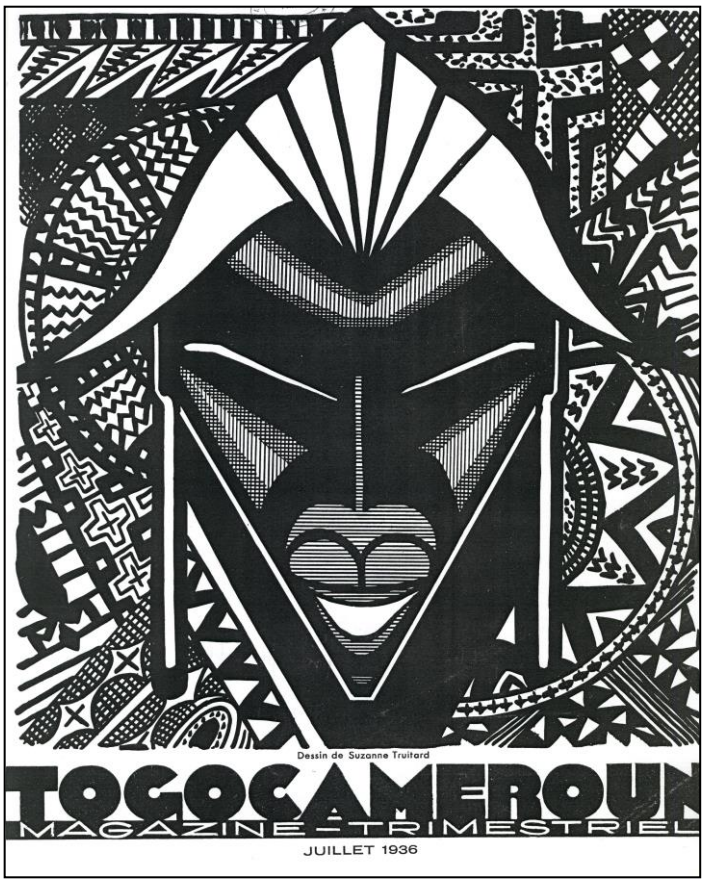
[28] Sans compter l'incontournable *Illustration* (fondée dès 1843!) et les autres magazines qui s'intéressent au monde entier et non pas seulement aux colonies...

[29] 27 boulevard des Italiens, Paris-2e; directeur : Truitard (de 1929 à 1936), assisté de Parisot, tous deux administrateurs en chef des colonies.

[30] Destinées aussi à alimenter les comptes-rendus annuels que la France était tenue d'adresser à la Commission des Mandats de la SDN.

[31] Vraisemblablement épouse du directeur de la revue.

gravés" qui sont alors très à la mode : c'est d'ailleurs un masque stylisé, énigmatique et triangulaire, signé S. Truitard qui fera toujours la très belle couverture en couleurs de *Togo-Cameroun*. Aux côtés du seul peintre cité, Couillault (qui passe par Douala et Bafoussam), voici -première et double surprise- Théodore Monod (nous verrons dans quelles circonstances) et Mosé-Yéyap, illustrateur camerounais. Évidemment, ici encore, ce sont les photographes qui sont les plus nombreux, professionnels de France, attachés ou non à l'Agence, mais les cartes postales togolaises ou camerounaises éditées par celle-ci ne donnent jamais leurs noms). Sont plutôt spécialistes du Togo, selon la liste que nous en donne le numéro de juillet 1931 : Aboilard, "Agter", Bernard. Bugniet, Chapoulie, Costes. Jardillier, Kennis, Lecurieux, Marty, Pierron, Robin, Solichon, Thébault et -seconde surprise- Atayi et surtout Acolatse. Saluons en effet la présence du principal pionnier togolais de la photographie, Alfred Acolatse, et d'un collègue plus jeune parmi les pourvoyeurs d'images habituels d'une revue à-demi consacrée à leur pays. Des noms plus nombreux encore signent les images camerounaises : Bearth, Bernier, Beynis, Bouquet, Bugniet (ici aussi), Chauleur, Colaye, Cortade, Faure, Pierre Ichac, Goethe Georges (éditeur de cartes postales), Jeandin, Jourand, Lawson, Lefebvre, Lieurade, de Marqueissac, Martocq, Pardez, Prochasson, J. Thomas, Truitard, Weinholz, avec une troisième surprise : le Camerounais Moumé-Etia ; et aussi "Archivart", "Cameroutog", "Films Exotiques" et "Sté nationale du Cameroun". Pléthore d'auteurs, pléthore d'images, et nous nous en réjouissons.



Survolons maintenant la revue pour en repérer rapidement toutes les richesses iconographiques concernant d'abord le petit Togo, dans un magazine où le Cameroun pèse évidemment plus lourd et apparaît plus souvent, les deux territoires étant soit conjugués dans le même numéro, soit séparés dans deux numéros successifs, selon l'abondance des matières[32].

[32] Aux approches de 1930, le Togo compte 730 000 habitants (dont moins de 500 non-Africains) sur 56 000 km^2, contre 1 900 000 (+ 2 000 non-Africains) sur 431 000 km^2 pour le Cameroun.

Le Togo

Notre inventaire s'ouvre avec le n° 1 de janvier 1**929**[33] qui présente déjà le plan de la future Exposition coloniale de 1931 en confirmant que Togo-Cameroun, soumis à un même statut particulier, y disposeront d'un bâtiment unique, puis traite de la pêche dans les deux territoires, avec un article de Joseph Pic, administrateur-adjoint à Anécho, sur "la pêche dans les lagunes d'Anécho", et 8 photos dont 2 montrant les inondations locales de 1921. Avec le numéro de mars, on passe de la pêche au problème de l'eau potable, avec 4 photos de forages, jarres et citernes; puis aux Konkomba (article du lieutenant Labadie et 7 photos : 5 de Solichon, l de Marty et 1, souvent reproduite ailleurs, notamment dans l'ouvrage de Chazelas[34]) ; puis à la circulation routière (article de Lucien Geay, 5 photos anonymes, et un " bois" de J. Kerhor : un baobab et des cases)[35]. Mentionnant la présence du Togo et du Cameroun au Concours Agricole de Paris, le numéro de mars, avec une seule photo, précise que le diplôme d'honneur a été attribué à la Sté Agricole du Togo, la médaille d'argent grand modèle au planteur (indigène) Anthony et la médaille de bronze à son collègue et compatriote Olympio, mais sans nous en donner les portraits. Il est vrai que ceux-ci n'avaient pas fait le voyage. En mai, on revient sur l'Exposition de 1931 ; deux bois de Kerhor montrent les wharfs de Lomé et des bateaux en rade; une nouvelle photo de Marty est consacrée aux danseurs Konkomba en costume de fête, et l'on évoque l'escale à Lomé du croiseur *Duquesne*, du 9 au 13 mars 1929. Les membres du Conseil des Notables ont visité le bâtiment le matin du second jour et, l'après-midi, un match de football a opposé l'équipage aux Blancs de Lomé : une photo, anonyme, du stade, avant le match ou un autre jour, est reprise dans le numéro de juillet-août qui en consacre encore plusieurs, non signées, aux sports togolais avec un petit texte signé "Agter", et une autre à la petite escadrille militaire venue de Ouagadougou en 1927 et qui s'était posée successivement à Mango, Bassari... et Sokodé (où Acolatse était au nombre des curieux).

Le très beau numéro de l'automne 1929, intitulé "Invitation au voyage", comporte deux photos de Marty (femmes Bassari) et "Atger" (pirogues), un texte de Paul Roussier, archiviste du Ministère des Colonies, et surtout les reproductions de vieilles cartes marines et de 9 gravures, 8 datant de 1741 (de Bernard Picard dans le livre de l'abbé Barnier) et 1 de 1743 (curieusement légendée "Femmes à Kréennes", dans le livre du médecin danois P. E. Isert)[36]. L'agriculture est le thème du numéro de décembre : mil, sorgho, quinquina, campagne cotonnière de 1928-29 à Atakpamé et Sokodé, ... et ravages des termites, avec au total 18 photos toutes signées, dont une d'"Agter" qui montre la préparation du coprah sur la plantation Anthony.

Dans le numéro de janvier **1930**, on trouve des photos du gouverneur Bonnecarrère en visite, en juin puis en août 1929, sur le chantier des Travaux neufs du futur chemin de fer Atakpamé-Sokodé[37]. Une seule image en février-mars 1930 : un grand portrait de ce même Bonnecarrère le bien-aimé, gouverneur du Togo pendant dix ans d'affilée. Pour le reste, le numéro est entièrement consacré à l'étude des textes qui régissent le statut juridique particulier du Togo et du Cameroun (partiellement reproduits en grosses lettres) et au fonctionnement de la Commission des Mandats de la SDN. En avril-mai, 8 photos d'Acolatse illustrent un reportage sur le palmier à huile. En juillet, 3 photos de Solichon accompagnent une évocation des Monts Moba. En octobre, un "bois" original de Jean Kerhor ("Village du Nord") voisine avec le portrait, par Le Curieux, du roi d'Anécho Frédéric Body Lawson en hamac, escorté de ses porteurs et dignitaires. Le numéro de novembre-décembre contient un article de Dalaise consacré au port de Lomé avec plan et photos de dix paquebots et cargos desservant la côte occidentale d'Afrique, dont les quatre français *Touareg, Canada, Foucauld* et *Hoggar*.

L'année **1931** s'ouvre par un très beau numéro consacré aux fleuves, rivières et lagunes du Togo (notamment l'Oti et le Mono) avec un total de 11 photos (9 anonymes et 2 de Le Curieux) et deux "bois" de Kerhor et S. Truitard. Une autre photo de Le Curieux en février : les féticheurs d'Anécho. Le numéro de mars-avril, exceptionnel, rassemble trois études abondamment illustrées :

---

[33] Qualifié par l'Agence de " ter numéro de sa nouvelle 3è série" (?).

[34] Évoqué plus loin.

[35] Le Togo compte alors, fin 1928, 429 véhicules à moteur de toutes catégories.

[36] Cette curieuse dénomination se retrouvera sous la forme "accréens/accréennes" -c'est-à-dire: d'Accra- avec la troupe africaine de Gravier, à Paris en 1889.

[37] Qui, on le sait, ne sera jamais achevé et ne dépassera pas Blitta.

- "La journée d'Akakpo" de Jean Rital, avec 10 photos dont 2 de Le Curieux ;
- "Les Arts au Togo" de "M.&S", avec 20 photos dont 18 anonymes, une de Marty, passée en carte postale (chef Cotocoli devant sa maison avec ses huit épouses et un enfant) et une autre de Le Curieux (15 filles bassarin dansant en frappant des mains) ;
- "Le fétichisme au Togo" de Daniel Legrand, de la *Dépêche coloniale,* avec 7 photos anonymes ;
- ainsi qu'un petit article de Jouannin sur "Quelques jeux" illustré par plusieurs dessins humoristiques de Boirau.

Trois mois, plus tard, le numéro de juillet-août, exclusivement consacré au Togo sur 85 pages, est encore plus riche et porte en exergue : "Rien que des images". II donne en effet la liste de tous les photographes déjà cités plus haut et aligne pas moins de 203 photos (!) groupées par thèmes, pratiquement sans autre texte que leurs légendes : autos et camions, portraits de chefs, gare et chemin de fer, wharf, habitat rural et urbain, rues et bâtiments de Lomé depuis 1927, et quelques statues.

Le numéro de l'automne 1931 évoque l'année économique 1930 au Togo, avec un texte de Parisot, ex-chef du Secrétariat-Général du Territoire, et 4 photos : 2 de Le Curieux (marché non situé, Kpalimé peut-être, et une cour de factorerie) et 2 d'Acolatse (une grande boutique de la H.B.W. Russell C° Ltd non située, et des "ponchons" d'huile de palme de la S.A. Agou : deux très beaux clichés inconnus sur cartes postales). Le Curieux nous donne également un cliché du chef Lawson, d'Anécho, fait chevalier de la Légion d'Honneur le 10 mai 1931 par le gouverneur Bonnecarrère. Enfin, 4 photos illustrent un article signé " J.M." et intitulé "L'acheteur indigène": 1 de Bugnier, 1 de Bouquet, 1 d'Acolatse (deux jeunes "élégantes de Lomé" en studio) et surtout une, effectivement très curieuse, de Le Curieux, représentant au marché deux jolies filles, quasi-nues, tombées en admiration devant l'éventaire d'un marchand de tissus haoussa ! Une seule photo, de la lagune d'Anécho, figure dans le dernier numéro de 1931 en novembre-décembre.

En janvier **1932**, sans changer sa couverture, la revue entame sa nouvelle formule trimestrielle avec un superbe numéro de 116 pages, essentiellement littéraire et culturel, largement consacré à la nature... "Un vrai jardin". L'écrivain Marius-Ary-Leblond fait une "présentation" très chaleureuse des illustrateurs et des artistes qui y ont participé, en même temps que très ... cocardière : "*Le Français sait rester au niveau des Noirs dans une atmosphère de simplicité et un abandon d'enfance…*" Après quoi, qu'il s'agisse des dictons, devinettes, contes, poèmes, légendes et proverbes, il n'est plus guère question que du Cameroun, sauf dans les "éphémérides" pour mentionner le départ, après dix ans, du gouverneur Bonnecarrère, nommé, en septembre, Haut-Commissaire dans le Pacifique et aux NouvellesHébrides. En avril, le Togo se rattrape avec 9 photos (signées Pierron ou Le Curieux) de Porto-Seguro et du pays Agnlo, notamment pour illustrer une étude de l'administratreur-adjoint Christian Laigret sur les "Agn'lon'a" de la région côtière, immédiatement à l'ouest de Lomé. On apprend aussi -bonne nouvelle- que le pavillon Togo-Cameroun de 1931 au Bois de Vincennes vient d'être racheté par la Ville de Paris et ne sera donc pas démoli. Enfin, confirmation des mouvements de gouverneur : une photo de l'arrivée à Lomé du gouverneur de Guise le 28.12.1931[38], et une, dix ans plus tôt, de celle de Bonnecarrère le 31.1.1922. Voici, en juillet, une belle, mais anonyme, photo du nouveau wharf de Lomé prise de loin, à travers la vérandah de la Chambre de Commerce ; un wharf français qui ne fait pas oublier l'allemand qui l'a précédé et dont on nous montre, en octobre, les trois états avant, pendant et après la violente tempête de mai 1911, ainsi que le bâtiment des "Douanes Françaises" de Lomé (1 photo anonyme) et les carrières de Chia (2 photos anonymes). On annonce aussi que la crise mondiale, sensible jusque dans les locaux du boulevard des Italiens, va, à partir de janvier 1933, contraindre la revue à renoncer aux études thématiques qui étaient déjà programmées et à se contenter désormais de 40 pages et 8 rubriques par numéro.

À vrai dire, cet effet n'apparaît pas trop dévastateur. En janvier **1933**, un "bois" de Kerhor, une photo d'actualité consacrée au rorqual qui s'est échoué en octobre précédent sur la plage d'Anécho (photo Atayi), une photo Acolatse des monts Akposso et deux clichés anonymes de cascades accompagnent un article de Nativel énumérant les chefs indigènes de Lomé, depuis le légendaire Djitri vers 1530, puis Gbogban et Konou, jusqu'aux récents Adjallé d'Amoutivé : Agbokpui (1902-1907) et Abraham Jacob (depuis 1907), article agrémenté lui-même de la reproduction de la convention passée (en anglais) par les

[38] Robert de Guise, né en 1872, qui lui succède, "hautain et cassant" dit Y. Marguerat, ne va pas rester deux ans...

commerçants étrangers et les chefs d'Alomé, le 16 mars 1889, en un lieu qui ne s'appelle encore que Bey-Beach. Le numéro suivant, d'avril, commente la participation, en février, du Togo (et du Cameroun) au Salon parisien des Arts ménagers avec un nouveau bois gravé de Kerhor. En juillet, la revue passe à l'agriculture et au cacao puis, en octobre, aux gisements de fer et au tourisme. Elle publie en janvier **1934** une belle affiche vantant le maïs du Togo, puis illustre l'inauguration du chemin de fer central sur le tronçon Akaba – Blitta ; montre, en juillet, l'arrivée à Lomé, le 7 mai, du nouveau gouverneur Bourgine dans une auto immatriculée TT-425 et les essais de culture à la charrue à Nuatja; et présente, en janvier **1935** une étude originale du médecin-commandant Henry de Marqueissac sur la vie, la mort, la santé et les funérailles chez les Cabrais (aujourd'hui Kabyè) , assortie de 45 photos (dont aucune n'insiste sur la nudité des gens, pourtant encore fonctionnelle et très normale à l'époque) et d'une liste de 20 noms individuels cabrais avec leur traduction française.

Le numéro de janvier-avril **1936** rassemble de très beaux clichés de paysages de savanes et de forêts, ainsi qu'une photo de Le Curieux (3 Peules, femme, fillette et bébé) et une de Bernard (un groupe Ewé) ; 3 photos signées Thébault de tabourets kotokoli, 1 photo anonyme de la première foire au bétail de Dapango et 7 photos (Mennesson) des stands du Togo et du Cameroun au l^er^ Salon de la France d'Outremer qui s'est tenu au Grand Palais de Paris du 30 novembre 1934 au 15 décembre 1935. Juillet nous apporte 2 clichés de l'usine à tapioca d'Anfouin, gérée par la Société de Prévoyance d'Anécho et 1 de Le Curieux montrant une route en courbe sur un pont non situé.

Le Cameroun

Recommençons le même survol, cette fois pour découvrir les images, bien plus nombreuses, du Cameroun. Le tout premier numéro de janvier **1929** contient un tableau de Couillard (paysage de Bafoussam) et 11 petites photos très diverses, ainsi qu'un texte de Théodore Monod sur des "légendes de pêcheurs" camerounais et quelques notes sur le commerce local de la friperie. Le second, en février, entièrement consacré au Cameroun, évoque, avec 3 photos, 1 dessin et 1 plan, l'inauguration de la Chambre de Commerce de Douala, le 5. 12. 1928 ; illustre de 15 petites photos (dont une de Truitard) les coutumes de mariage ; et complète sur Douala par une petite note de Moumé-Etia sur la couture et un cliché des nouveaux quais du port. Le numéro d'avril est de nouveau essentiellement camerounais avec 11 photos (de Lawson, Truitard. Martocq et de Marqueissac) pour illustrer un article du docteur Jamot sur la maladie du sommeil ; 7 bois de Suzanne Truitard dans un petit texte plutôt ironique de Chazelas intitulé : "Les primitifs du Cameroun et la technique des civilisés" ; 1 carte et 13 petites photos, toutes anonymes (sauf une de Beynier) sur le chemin de fer. Au Concours agricole de Paris, en mars, les 3 médailles d'or ont été raflées par 3 compagnies privées locales. En mai, on évoque la "déferrisation des eaux" à Douala avec 5 photos des Archives d'Art, et l'on précise que si les architectes Boileau et Carrière se sont bien inspirés de l'architecture locale (camerounaise) pour le pavillon conjoint de 1931 , il n'était pas question pour autant de prétendre recopier à distance le palais du sultan Njoya à Foumban.

Le numéro de juillet-août est surtout celui des sports : 17 photos anonymes pour un article général de Truitard ; 7 photos du Camerounais Moumé-Etia sur les grandes pirogues de course de Douala ; 2 bois de S. Truitard représentant un pêcheur ; la photo, signée Courtade, d'un énorme gorille femelle abattu ; 2 photos et un article de Beairth, ex-chef de subdivision de Mbalmayo, sur deux coutumes "essani" et "tso" des Ewondo du sud-Nyong .

L' "invitation au voyage", thème du numéro de septembre-octobre-novembre, nous vaut les photos, déjà mentionnées, de paquebots de la Côte occidentale d'Afrique, des affiches de compagnies maritimes, un "carnet de route Lomé - Douala" de P. M. Peyrouton, 4 photos de la Cie G. Fabre, de l'OFA, de Bouquet et de Lawson, des notes sur diverses escales de la côte (Dakar, Konakry, Tabou et Souellaba) avec 7 grandes photos et 9 dessins humoristiques de Boirau. De la marine, on passe à l'aviation, avec l'évocation de deux raids aériens passés par Garoua et Douala en 1926 (Bernard-Bougault sur appareil Lioré-Olivier, puis Landiech), l'escale à Souellaba, en mars 1929, de l'hydravion embarqué du croiseur *Duquesne*, et encore un tableau de Douala par Couillault et une photo de Kribi par Lefebvre.

Novembre-décembre **1930** nous vaut un reportage très illustré de Truitard sur le port de Douala, desservi pour l'essentiel par les mêmes paquebots et cargos étrangers que celui de Lomé, mais déjà doté de quais et de bâtiments imposants alors que Lomé devra se contenter de son wharf jusqu'au début des

années 1970. Le numéro de janvier **1931** est consacré aux fleuves, lacs et lagunes du pays, avec notamment des études sur le Nyong, la Sanaga et le Wouri, et des photos signées Truitard, Archives d'Art, Films Exotiques, Prochasson et Bugniet. Février apporte un reportage, très illustré ici encore, sur l'habitat, les tatouages et les portraits des Bamiléké. Le numéro de mai, entièrement consacré au Cameroun et notamment à ses paysages urbains, comporte une superbe photo aérienne du port de Douala prise en février précédent depuis l'hydravion embarqué du croiseur *Primauguet* en escale avec deux autres bâtiments de la Marine nationale. Le numéro de l'automne 1931 reprend un texte allemand de Rudolf Asmis daté de 1911 pour décrire "le monopole commercial de Douala autrefois", avec de nombreux bois de Kerhor et S. Truitard ; 3 bois de Boirau illustrent un court billet sur "le bon factorien" (entendons par là le bon vendeur en boutique) ; 6 photos de Georges, Bugniet, et Faure, montrent différentes scènes de commerce et de marché à Douala, Yaoundé et Ngaoundéré, et le docteur Jamot pose pour Bugniet avec toute son équipe de médecins.

Le dernier numéro de 1931 (novembre-décembre) annonce la formule trimestrielle prévue à partir de 1932, en précisant qu'elle sera "abondamment illustrée", photo et composition étant confiées à "Germaine Bernard, Simone Ohl, Suzanne Truitard, Boirau, Hernault, Kerhor, Monod, Chauleur et Mozé-Yeyap", tous déjà nommés et rencontrés. Cet effort accompli, il n'offre plus que quelques bois de S. Truitard, une photo du Togo (déjà repérée) et une seule du Cameroun (paysage du Nyong).

La participation de Théodore Monod au numéro spécial littéraire de janvier **1932** est particulièrement pittoresque : l'auteur signe en effet une "Ballade de mes heures africaines" découpée en quatre "dits" : "- le dit de mes véhicules - le dit de mes habitations - le dit des nourritures d'Afrique - le dit de mes soifs étanchées", mini-chefs d'oeuvre d'ironie qu'il orne lui-même de 52 petits dessins naïfs en couleurs tous présentés dans un rond et qui font penser aux illustrations du *Petit Prince* de Saint-Exupéry ! Puis Cameroun et Togo s'entremêlent -on l'a vu- au hasard des légendes, dictons, devinettes, contes et proverbes. 6 superbes photos (Ngaoundéré, Foumban, griot bamiléké...) de Faure, Truitard et Films Exotiques accompagnent un texte de Maurice Delafosse sur les griots. Et notre émerveillement s'accroît encore de trouver, toujours dans ce même numéro : d'une part, deux contes bamoum présentés en version originale selon l'alphabet du sultan Njoya et illustrés par Mosé-Yeyap; et, d'autre part, sur cinq pages, le fameux récit de la création du monde selon la Bible traduit en pidgin english camerounais ... depuis l'époque allemande, car le texte est repris de la revue *Kolonial Rundschau* de 1911 (!), Boirau s'étant simplement permis d'ajouter, toujours ironique, le dessin d'un policier noir pourvu de deux grandes ailes d'ange et chargé, coupe-coupe au poing, d'interdire à Adam et Ève de reparaître au Paradis, comme Dieu l'avait ordonné à Gabriel : " *One time, God, he gif order,for Gabriel, say : Luk out propro, make them bush peopli no must com bak, if he com more, you kill him ! Finish p'lava! "*.

Le numéro d'avril 1932 traite de la pêche et des poissons, avec des bois de Kerhor et S. Truitard et 27 photos de pêcheurs (les Kotoko entre autres) et de leurs prises, signées Goethe, Thomas, Monod, Lieurade, Prochasson, Bugniet, Lefebvre et Archives d'Art et d'Histoire, plus 1 du Palais de justice de Douala. En juillet, H. Labouret traite de "l'alimentation des indigènes", avec 6 photos anonymes, 2 bois de Kerlior et 2 autres photos signées, l'une de Jourand (café à Abong-Mbang), l'autre de Goethe (huile de palme). 5 photos encore, anonymes, dans le numéro d'octobre, dont 2 concernant des équipes de football.

Le numéro de janvier **1934** s'ouvre sur la mort du sultan des Bamoum, Njoya, personnage déjà célèbre au temps du Cameroun allemand, auteur d'un alphabet original (déjà rencontré dans le numéro de janvier 1932) et sur lequel la revue reviendra en avril-juillet 1935 en même temps que sur sa capitale Foumban et son palais. Toujours en janvier 1934, de nombreuses photos illustrent le poème intitulé "Chants du Logone" et des études sur les peuples du nord : Kotoko, Choa, Banana et Mousgoum (les audacieux architectes des célèbres "cases-obus"), ainsi que sur la musique du Haut-Cameroun. En avril, les reportages se poursuivent chez les autres peuples du nord : Kirdi, Fali et Moundang. En octobre, une photo d'actualité : le gouverneur Bonnecarrère cède la place à son successeur Repiquet. En avril-juillet **1935**, outre les pages d'écriture bamoum déjà mentionnées, photos des Bamiléké et reportage illustré sur les "lamido", chefs des petits émirats peuls du nord.

La couverture du numéro de janvier-avril **1936** passe au brun-noir et blanc. vraisemblablement pour symboliser la forêt, la savane et les bois précieux, un thème abondamment illustré ici encore et prolongé par de très beaux portraits ethnographiques : au total, 1 bois de S. Truitard et 19 photos, exceptionnellement toutes signées, sauf une (jeu d'échecs sculpté à

l'Ecole professionnelle d'Ebolowa) : Pygmées Babimbi et fantasia (Bugniet), paysages de forêt (Ichac. Truitard, Bugniet, Jeandin, Lefebvre, de Marqueissac, ArchivArt), ponts routiers (Faure, Bugniet), chefs et leurs familles (Bugniet), femmes pygmées (Ichac) ou Kotoko (Bugniet), et scène de bain (Bugniet, Lefebvre). Une seconde étude sur "la grande forêt au Cameroun" aligne ensuite 42 photos (dont 15 du seul Goethe), concernant notamment toutes les phases de manipulation des bois abattus (abattage, traction, équarrissage, flottage, chargement), le personnel forestier, les parcs à bois de Douala et de Bonabéri, ainsi que deux pleines pages reproduisant les "marteaux" forestiers, autrement dit les marques de propriété apposées sur les billes. Suivent encore : 3 clichés Bernier de piliers de maisons bamiléké, 7 (anonymes) de savanes, 2 Bugniet de Douala (rade et marché) et 1 Goethe (enfants de Douala).

Éphémérides de juillet 1936 : la dernière tournée du gouverneur Repiquet dans le nord, avec un cliché de Bugniet ; l'annonce du départ de Truitard, nommé gouverneur de La Réunion, remplacé à l'Agence par l'administratreur Michel, secondé par Duboudaud ; la Foire-Exposition de Douala de mars, avec 11 photos de Goethe (les stands, match de football...), et encore, un peu en bouche-trous, 2 clichés de Goethe représentant les ports de Garoua et de Bonabéri.

Le dernier numéro dépouillé, daté octobre 1936-janvier **1937** , nous apporte les portraits des gouverneurs Repiquet et Boisson[39], un article sur l'élevage au Nord-Cameroun avec 7 photos dont 2 signées Weinholz et Pardez, capitaine- vétérinaire ; et une grande étude sur toutes "les races" du pays, fournie par le Bureau Politique du Territoire, avec 27 photos anonymes (notamment de femmes) et un nouveau portrait du sultan Njoya. Enfin, on montre, avec un plan et deux dessins, le futur pavillon du Cameroun à l'Exposition Internationale de Paris qui va s'ouvrir dans quelques mois.

*
* *

Tel est, rapidement dressé, le bilan bibliconographique pour deux pays, tiré d'une seule source d'images alors qu'il faut en inventorier des centaines. La tâche est immense et requiert évidemment les efforts conjugués de nombreux chercheurs, nationaux ou non des pays concernés.

Bien entendu, pour transfert au Togo et au Cameroun concernés, le moment venu, il faudra procéder d'une part à la description, non plus seulement énumérée comme aujourd'hui mais systématisée, classifiée, de toutes les images repérées ; et, d'autre part, à la reproduction, aussi intégrale et parfaite que possible, de ces mêmes images, en même temps que de toutes celles qui auront été trouvées partout où elles se cachent dans les livres, revues, journaux et documents d'un bon demi-siècle. A commencer par les 14 superbes planches de dimension 12,5 x 20 cm qui illustrent le très bel ouvrage de Victor Chazelas : *Territoires africains* sous *mandat de la France - CAMEROUN et TOGO,* publié à l'occasion de l'Exposition Coloniale de 1931, et provenant directement, elles aussi, de l'Agence éditrice de la revue qui vient de nous révéler ses trésors.

Il faut exploiter aussi le superbe album spécial *Cabrais,* également publié par l'Agence en janvier 1935 ; format A-3, couverture dorée ; texte et photos du médecin-commandant de Marqueissac, avec 40 photos noir-et-blanc légendées (dont certaines le représentent lui-même avec son épouse)[40].

Enfin, il faudra voir aussi deux documents mentionnés dans le n° l de *Togo - Cameroun* en 1929 mais qui n'ont pas encore été retrouvés :

- l'album spécial de photos *CAMEROUN M.CM.XXVII* offert par la France à la SDN, édité par Venot et imprimé par Darantière à Dijon, orné de bois gravés de Suzanne Truitard ;
- et la brochure " de propagande "*Le TOGO français*", imprimé par Tournon à Paris, avec des dessins de Jean Kerhor.

Vaste programme pour les chercheurs qui, nous l'espérons, viendront le poursuivre.

[39] Ce dernier va bientôt régner, au nom de Vichy et à partir de Dakar, sur toute l'Afrique française, occidentale et équatoriale, non encore ralliée à la France libre.

[40] Ex. non coté, l conservé à la Bibliothèque du CIRAD, Paris-12e.

Les cartes postales soudanaises de Robert Schlèber

par Stéphane Richemond

Nos recherches aux Archives nationales du Mali (Koulouba) sur les éditeurs de cartes postales soudanaises nous permettent aujourd'hui d'apporter des informations complémentaires à celles contenues dans l'excellent petit ouvrage de Claude Gassmann[41] qui avait déjà défriché le terrain il y a quelques années. Nous avons par ailleurs retrouvé de nouvelles éditions de ces cartes sur le marché français. Ce sont principalement les aspects jusqu'alors inconnus de la vie et de la production de Robert Schlèber que nous présentons ici.

Fils d'Antoine Schlèber, un cultivateur originaire d'Eschau (Bas-Rhin), Joseph Robert Schlèber[42] naquit le 13 mars 1868, à Dangolsheim[43], en Alsace, dans l'arrondissement de Strasbourg. Probablement catholiques[44], ses parents lui permirent d'acquérir un minimum d'instruction[45]. Robert Schlèber avait à peine quinze ans lorsqu'il arriva, en 1883[46], dans la colonie. Il y travailla d'abord comme simple employé, probablement pour la Maison Flers de Saint-Louis qui fabriquait de la limonade et de l'eau de Seltz. Il se mit à son propre compte à partir de 1887, à Kayes, sur le Haut-Fleuve, où il entreprit une activité analogue. Il y ouvrit une boulangerie avant 1900. Les raisons de son départ pour la colonie du Sénégal nous restent inconnues.

La Maison Schlèber subit ses premières difficultés en 1890 avec la crue du fleuve Sénégal qui abîma ses locaux et ses installations. Elle connut ensuite une croissance soutenue.

Ce sont les recensements des maisons de commerce de chaque cercle ainsi que le détail de leurs activités et de leur chiffre d'affaires régulièrement demandés par le Gouvernement général qui nous renseignent. Vers 1903, un rapport concernant la Maison Robert Schlèber relate : "*Dirigée par un homme énergique et travailleur, cette maison installée depuis 1887 a étendu le rayon de ses opérations en installant des sous-comptoirs sur la frontière du Sahel et dans les postes du fleuve : Goutioubé, Mourala, Sénédébou, Falémé.*

Continuant à s'occuper de cultures qui semblent vouloir donner des résultats appréciables, M. Schlebert n'a pas abandonné sa boulangerie et sa fabrique d'eau de Seltz et de limonade.

Son chiffre d'affaires qui était de 100 000 francs en 1900 est approximativement de 120 000 francs à l'heure actuelle."

Les pluies de l'hivernage 1906 atteignirent des niveaux records au Soudan (à Kayes : 3,22 mètres en juillet et 4,06 mètres en août). Ajoutées aux eaux en provenance de Guinée, elles provoquèrent la crue du fleuve Sénégal. La grande inondation de Kayes[47] qui s'en suivit le 22 août 1906 porta un coup dur aux affaires de Robert Schlèber. Il fit état d'un dommage qu'il évalua à quarante mille francs. La requête qu'il fit auprès de l'Administration coloniale en novembre 1906 nous apporte quelques renseignements sur sa vie au Soudan,

---

[41] C.Gassmann, *Robert Schléber, une aventure alsacienne au cœur du Sahel en 1900*. Auto-édité, Strasbourg, juin 99.

[42] En Alsace, le second prénom était celui d'usage. Son nom était le plus souvent écrit avec un accent aigu et prononcé avec un accent grave. Quant à lui, Robert Schlèber écrivait et signait son nom avec un accent grave qui figure aussi sur son tampon et son papier à en tête. Il y a verticalité de l'accent sur l'acte de naissance. Il est aigu en marge.

[43] D'après son acte de naissance obtenu auprès des Archives départementales d'Alsace

[44] Robert Schlèber déclare l'être, en 1903, à un questionnaire de l'Administrateur du Cercle de Kayes.

[45] A la question "Sait lire et écrire ?", il répond : "Un peu", en 1903, à un questionnaire de l'Administrateur du Cercle de Kayes. Sans doute plaisantait-il, car il écrivait avec aisance comme en témoignent les nombreux courriers que nous avons eus entre les mains.

[46] Robert Schlèber fait état de son ancienneté dans la colonie du Soudan dans plusieurs écrits dont :

- Courrier du 29 novembre 1906 de Robert Schlèber à Monsieur le Gouverneur du Haut-Sénégal-Niger
- Courrier du 6 février 1907 de Robert Schlèber à M. William Ponty à Bamako

[47] Un important dossier concernant cette inondation est conservé par les Archives nationales du Mali. Il comprend entre autres quarante photographies de l'inondation qui a donné lieu par ailleurs à dix prises de vue éditées sous forme de carte postale.

notamment sur son installation et sa santé : "*Certes […] je n'ai pas été le seul sinistré et le Gouvernement n'est pas une compagnie d'assurance mais ne suis-je pas le doyen des colons du Soudan ? N'ai-je pas prouvé, Monsieur le Gouverneur, depuis 1883 toute ma confiance dans notre colonie soudanaise ? N'ai-je pas sacrifié, tout en travaillant pour moi, ma santé et mon argent à la prospérité de notre colonie ? N'ai-je pas donné à la culture de l'arachide*[48] *l'extension dont le commerce tire aujourd'hui de sérieux bénéfices* ?"

Robert Schlèber, après un échec en 1907, se représenta l'année suivante à l'élection du bureau de la Chambre de Commerce de Kayes dont il devint le Vice-Président[49].

Nos recherches de la date du décès de Robert Schlèber ont été infructueuses tant en France qu'au Mali. Les procès verbaux de la Chambre de Commerce de Kayes nous permettent de la situer entre le 10 octobre 1913 et le 26 janvier 1914.

Sans doute Robert Schlèber a-t-il été souffrant au cours de l'année 1913. Réélu, à la majorité absolue, membre de la Chambre de Commerce le 12 janvier 1913, il retrouva sa fonction de Vice-Président lors de la réunion de bureau du 27 février 1913 mais fut porté "*absent, en France*" aux réunions suivantes alors qu'il avait toujours montré beaucoup d'assiduité.

La Chambre de Commerce de Kayes invita le Gouverneur Clozel et le reçut dans l'après-midi du 16 juillet 1913. En l'absence des Président et Vice-Président Martin et Schlèber, la réunion fut conduite par Mr Faure, Secrétaire-Trésorier, qui exprima ses regrets de ne point les avoir à ses côtés, car après un long séjour, ils avaient quitté la colonie pour prendre quelques mois de repos.

La maladie emporta prématurément Robert Schlèber à l'âge de quarante-cinq ans comme le précise le procès verbal de la séance du 26 janvier 1914 de la Chambre de Commerce de Kayes en ces termes : "*Le Président exprime les regrets qu'il éprouve de la perte douloureuse que vient de faire la Chambre de Commerce de Kayes en la personne de Monsieur Schléber. Par l'expérience qu'il avait acquise au cours des nombreuses années passées dans cette colonie, par sa parfaite connaissance des mœurs et des coutumes des habitants de nos régions, Monsieur Schléber était pour notre assemblée un collaborateur des plus précieux et des plus éclairés. Le Président est certain de répondre aux sentiments de tous en adressant à son neveu, Monsieur Schirr*[50]*, qui est aussi notre collègue, nos condoléances les plus émues et en le priant de les transmettre à la famille de Monsieur Schléber.*"

Il semble que Robert Schlèber se soit sur le tard associé à un certain Salacroux pour créer la maison "Schlèber et Salacroux[51]". Cette entreprise aurait ensuite pris le nom de Compagnie Soudanaise.

Il est clair que Robert Schlèber auto-édita sous forme de cartes postales ses propres photographies. En effet, celles-ci répondent rarement à un impératif commercial et, à l'évidence, il s'agit des clichés d'un amateur éclairé. Un professionnel de passage à Kayes n'aurait pas manqué les prises de vue du Palais du Gouvernement, de la Direction du chemin de fer et autres témoignages de l'activité coloniale et de la présence française alors que, dans son ensemble, l'œuvre photographique de Schlèber est originale et plus intime. Cette activité de Robert Schlèber était d'un trop faible chiffre d'affaires pour qu'elle méritât d'être mentionnée dans les divers questionnaires de l'Administration coloniale.

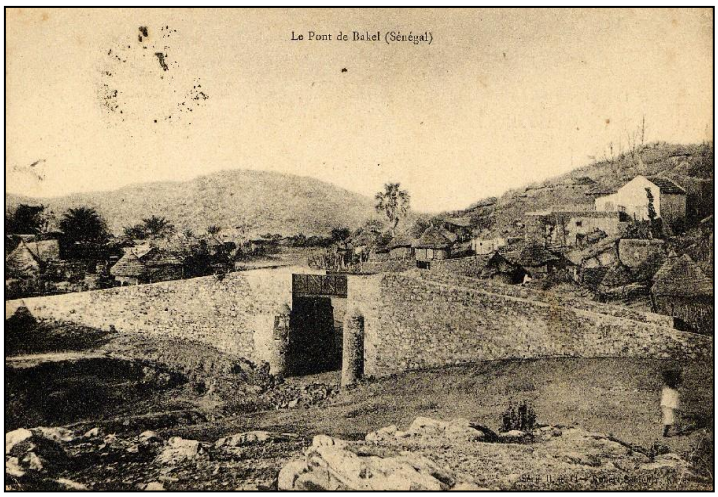
Les séries de cartes postales

Nous avons recensé sept éditions ou rééditions de cartes postales. Elles ne dépassent pas une petite centaine. L'ordre chronologique suivant est le plus probable :

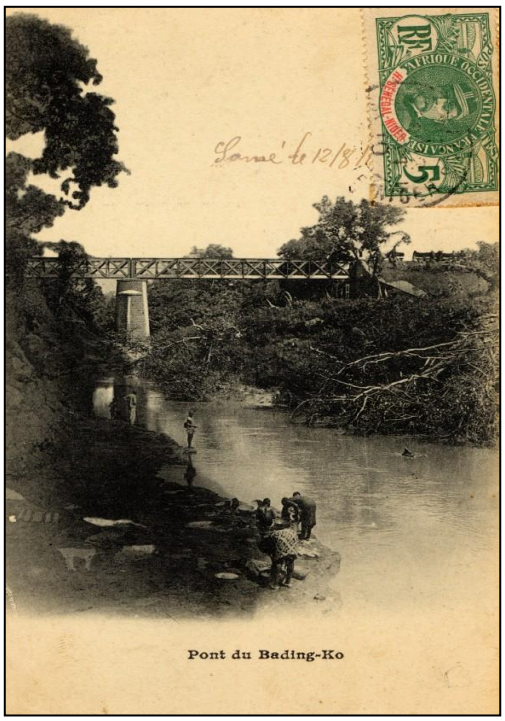
- une série intitulée "Série A" composée de douze cartes postales. Editées en 1904, elles portent la mention "Robert Schléber, Kayes". Certaines nous sont encore inconnues.
- une série intitulée "Série B" composée de douze cartes postales. Editées en 1904, elles portent la mention "Robert Schléber, Kayes". Certaines de ces cartes existent en version colorisée.
- une série intitulée "Série N° 1" dont nous avons recensé vingt cartes postales. Editées sans doute en 1905, elles portent la mention "Robert Schléber, Kayes". Certaines de ces cartes existent en version colorisée. L'auteur avait sans doute l'intention de créer une Série N° 2 qui n'a pas vu le jour.

[48] Robert Schlèber obtint en 1904 le brevet de Chevalier du Mérite agricole.
[49] Election des membres sortants de la Chambre de commerce de Kayes. Scrutin du 29 novembre 1908.
[50] Schirr était avec Fornials, tous les deux agents de la Maison Schlèber.
[51] Rapport politique du Cercle de Kayes du mois de novembre 1914.

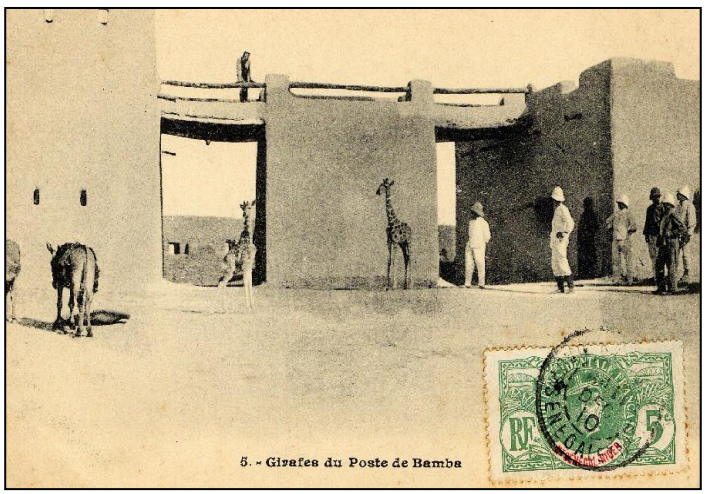
"Série B" n° 3
***Sur le Sénégal, le Rocher de Solou après l'échouement du vapeur* Sénégambie**



"Série B" n° 11
Le Pont de Bakel (Sénégal)



Réédition d'une carte de la "Série n° 1"
Pont du Bading-Ko



Série numérotée sans mention d'éditeur
5 – Girafes du Poste de Bamba

Série " Maison Robert Schléber" à l'encre rouge
Campement de bergers Touareg sur la rive du Niger, près Gas

- deux séries non intitulées et éditées probablement en 1906 ou 1907 portant une légende à l'encre noire et la marque d'édition "Maison Robert Schléber, Kayes" à l'encre noire pour la première, à l'encre rouge pour la seconde.
- une série numérotée, portant une légende en caractère gras, sans marque d'édition. Il ne s'agit apparemment que de rééditions. Les seules que nous connaissions ont trait à Tombouctou et à sa région.
- une série non numérotée, portant une légende en caractère gras, sans marque d'édition. Il ne s'agit apparemment que de rééditions. La seule que nous connaissions représente un pont sur le Bading-Ko.

Cartoliste des éditions de Robert Schléber

"Série A" (1904)

Elles portent, côté vue, la mention "Robert Schléber, Kayes". Quatre d'entre elles restent non identifiées.

Série A, n°1 – DAGANA (Sénégal)
Série A, n°2 – SALDE (Sénégal)
Série A, n°4 – BAKEL (Sénégal)
Série A, n°8 – KAYES. – Le Marché
Série A, n°9 – SALDE (Sénégal)
Série A, n°10 – Caravane au repos
Série A, n°11 – KAYES- Les Autruches de l'Hôpital
Série A, n°12 – Au Soudan – Déjeuner sur l'herbe

"Série B" (1904)

Série B, n°1 – KAYES.- Le Marché
Série B, n°2 – Chaland navigant à la perche sur le Sénégal
Série B, n°3 – Sur le Sénégal, le Rocher de Solou après l'échouement du vapeur *Sénégambie/* (1ère vue)
Série B, n°4 – Sur le Sénégal, le Rocher de Solou après l'échouement du vapeur *Sénégambie/* (2ème vue)
Série B, n°5 – DIOGOUNTOURO.- Village sur le Sénégal/ (1ère vue)
Série B, n°6 – DIOGOUNTOURO.- Village sur le Sénégal/ (2ème vue)
Série B, n°7 – DIGOKORI. - Village sur le Sénégal
Série B, n°8 – SOUDAN.- Groupe de Maures caravaniers
Série B, n°9 – SOUDAN.- Maure caravanier et bœuf porteur
Série B, n°10 – SOUDAN.- Maure caravanier et bœuf porteur
Série B, n°11 – Le Pont de Bakel (Sénégal)
Série B, n°12 – KAYES- Boy panka

"Série n°1" (1905 ?)

Cette série porte la mention, côté vue, "Robert Schléber, Kayes"

Série n°1 – Arrivée du Gouverneur général à Kita
Série n°1 – Arrivée du train du Gouverneur général en gare de Kita
Série n°1 – Un Chef de Section, Chemin de fer du Sénégal au Niger/verticale
Série n°1 – Chirurgien Soudanais
Série n°1 – Un Coin de Jardin de la Mission à Kita /1ère vue verticale
Série n°1 – Un Coin de Jardin de la Mission à Kita /2ème vue verticale
Série n°1 – Départ du train du Gouverneur général de la Gare de Kita/verticale
Série n°1 – La Fanfare des Pères Blancs à Kita
Série n°1 – Fours à Chaux à Dinguira
Série n°1 – Les Indigènes massés sur le passage du Gouverneur général à Kita
Série n°1 – Indigènes regardant passer le train
Série n°1 – Montagne de Dinguira
Série n°1 – Musicien soudanais
Série n°1 – Pêche aux Ecrevisses à Dinguira
Série n°1 – Père blanc et élèves de la Mission à Dinguira

Série n°1 – Pirogue des Pères Blancs à Dinguira
Série n°1 – Le Pont du Bading-Ko /verticale
Série n°1 – Un Pont sur le Baoulé/verticale
Série n°1 – Le Sénégal à Dinguira
Série n°1 – St-ISIDORE- Village catholique au Soudan

Marque d'édition "Maison Robert Schléber, Kayes" **à l'encre rouge**
Légende le plus souvent à l'encre noire, sinon à l'encre rouge

(1) Campement de bergers Touaregs sur la rive du Niger, près Gas
(2) Caravane chargée de barres de sel /(Légende à l'encre rouge)
(3) Chutes du Félou /1ère vue
(4) Chutes du Félou /2ème vue (verticale)
(5) Les Circoncis
6) Deux Abrutis / (verticale)
(7) L'Eglise de Kayes
(8) Enfants indigènes/(verticale)
(9) Femmes Souarays lavant le linge
(10) Un Groupe d'enfants Indigènes /(verticale)
(11) Hôtel et Buffet de la gare à Koulikoro/ Une vue identique est titrée "KOULIKORO"/(Légende à l'encre rouge)
(12) Négresse portant son enfant /(verticale)
(13) MOPTI – Place du Marché
(14) NYAMINA (Niger) Indigènes attendant une vedette à vapeur
(15) NYAMINA- Sur le Niger. Indigènes attendant une vedette à vapeur
(16) LA PALMERAIE.- Poste de Bamba
(17) Poste de Bourême.- Deux nouveaux Locataires
(18) Récolte du Maïs au Soudan / verticale
(19) Un Représentant de Commerce / verticale
(20) Rives du Niger
(21) Sur le Sénégal près de Bakel
(22) Tisserands au Soudan
(23) A Tombouctou
(24) TOMBOUCTOU.- Un Coin du Grand Marché
(25) TOMBOUCTOU.- La Grande Mare
(26) TOMBOUCTOU.- Le Grand Marché (vu de l'Eglise)/ Une vue identique est titrée "TOMBOUCTOU" /encre rouge
(27) TOMBOUCTOU.- Le Petit Marché
(28) TOMBOUCTOU.- Groupe de Touaregs
(29) TOMBOUCTOU.- Séchage et Pliage du linge/ Une vue identique est titrée "Sénégal- Laveuse"/ encre rouge
(30) TOMBOUCTOU.- Une Rue
(31) TOMBOUCTOU.- Une Rue/ Autre vue (encre rouge)
(32) TOMBOUCTOU. - Tisserand en plein air /verticale
(33) Troupeau de bœufs venant boire au Niger, près Gas
(34) Le Vapeur *Bani* partant de Kayes
(35) Vedette sur le Niger/Légende à l'encre rouge

Série numérotée sans mention d'éditeur
La majorité de ces cartes n'est pas identifiée

2.- La Palmeraie – Poste de Bombo
5.- Girafes du Poste de Bamba
12.- Le Grand Marché, vue de l'Eglise
18.- TOMBOUCTOU. - Séchage et Pliage du Linge
26.- TOMBOUCTOU. - Groupe de Touaregs

Varia

Le hasard des recherches parallèles de nos adhérents nous amène à publier dans cette Lettre de Liaison *deux communications relatives au photographe et éditeur Edmond Fortier. Il n'est guère utile de revenir sur l'importance de son œuvre pour l'ensemble de l'Afrique de l'Ouest du début du XXe siècle, mise en lumière depuis près de trente ans par Philippe David notamment. Beaucoup reste encore à découvrir pourtant, les articles suivants en témoignent, et il faudrait bien que Fortier bénéficie enfin d'une monographie (très illustrée mais qui ne soit pas seulement un bel album) qui rende justice à son immense talent de photographe et de documentariste. À nos loupes et à nos plumes ?!*

Du nouveau sur les origines du photographe dakarois Edmond Fortier

par Stéphane Richemond et Philippe David

La date de naissance du photographe dakarois Edmond Fortier a été longtemps un mystère et nous ne sommes pas les premiers dont les recherches ont été tenues en échec. Nous connaissions déjà ses date et lieu de naissance*, en 1862, à Plaine, dans les Vosges. Oui, mais voilà : Plaine n'est plus dans les Vosges. Devenue allemande entre 1870 et 1914, elle fut rattachée à l'Alsace et c'est aux Archives départementales du Bas-Rhin qu'il fallait donc s'adresser ce que fit aimablement pour nous le Cercle Généalogique d'Alsace. Le document étant peu lisible, nous le recopions ici :

L'an Mil huit cent soixante deux, dans le troisième jour du mois de septembre à sept heures du matin par devant nous Jean-François Muis (?), maire et officier d'état civil de la commune de Plaine (arrondissement de Saint-Dié – Département des Vosges) dans la maison commune est comparu François Fortier âgé de trente un ans cultivateur domicilié à Pontai (?) xxxx de Plaine, lequel nous a déclaré xxxx d'hier à trois heures du matin Catherine Ferru âgée de trente ans, son épouse est accouchée au domicile du susdit son mari, situé en cette commune d'un enfant du sexe masculin qu'il nous a présenté et auquel il dit vouloir donner les prénoms de François Edmond lesquelles déclarations xx xxxxxxx en présence de Joseph Vidio (?), âgé de septante huit ans couturier (?) et de François Collin âgé de cinquante cinq ans xxxx tous deux résidant à Plaine xxx xxxx
En foi de quoi nous avons rédigé le présent acte que nous avons écrit sur les deux registres xxx que le déclarant et les témoins ont signés avec nous après lecture x xxx par nous faite.

*Ph. David : *Inventaire Général des Cartes Postales Fortier* en trois fascicules auto-édités, Paris, 1986-87-88 :
- fasc. 1 : *Sénégal-Guinée* *1900-1905*, 36 p. ill.
- fasc. 2 : *AOF et Lagos* *1906-1910*, 88 p. ill.
- fasc. 3 : *Toute l'AOF* *1912-1920*, 76 p. ill.

Une intrigante photographie de Fortier

par Xavier Ricou

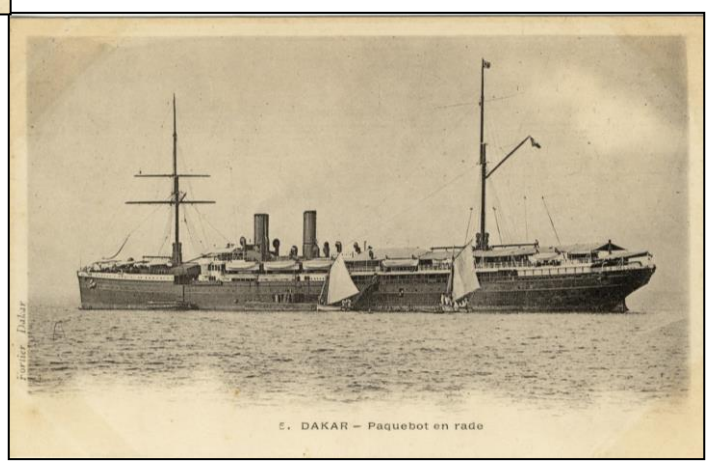
Le photographe vosgien Edmond Fortier est bien connu des membres de notre association, grâce à l'inventaire aussi exhaustif que possible de sa production qu'a réalisé Philippe David. Editeur prolifique de cartes postales dès le début du XXe siècle, il a principalement exercé ses talents au Sénégal. Ainsi nous connaissons tout ou presque de son œuvre, mais finalement assez peu sur l'homme. Quel fut son parcours avant de s'établir au Sénégal et quels furent les motifs de son installation ? Ces questions sont pour le moment sans réponse. Une photographie, cependant, vient apporter un éclairage nouveau sur son œuvre et propose quelques pistes de réflexions.

Cette photographie de studio, retrouvée dans l'album d'une ancienne famille métisse du Sénégal, représente une très belle jeune femme nommée Merry André. Celle-ci, élégamment vêtue et tenant un éventail à la main, se tient accoudée sur un faux garde-corps de style gothique. La photographie est collée sur un support cartonné de format 10 x 16 cm. Elle porte la mention suivante écrite en lettres dorées : "*E. Fortier, Paris, Afrique Occidentale*".

Première surprise, Fortier n'a donc pas produit que des cartes postales et a aussi réalisé des photos de studio. Seconde surprise, il apparaît qu'il a également exercé son activité à Paris, ce qui avait, semble-t-il, échappé à ses biographes. Cette photographie nous permettrait-elle d'en apprendre davantage et, notamment, de savoir à quelle époque Fortier était installé en France ? Bien que la photographie ne soit malheureusement pas datée, il est pourtant possible de cerner approximativement la date de la prise de vues. En effet, Merry André est née en 1857 et décédée en mai 1898 à l'âge de 40 ans, après avoir eu dix enfants (seuls six ont survécu). De toute évidence, cette photographie est donc antérieure à 1898, date à partir de laquelle, soit dit en passant, la présence de Fortier au Sénégal semble attestée. Par ailleurs, l'âge apparent du modèle ainsi que sa « taille de guêpe » donnent à penser que la prise de vue pourrait être contemporaine de la naissance de ses premiers enfants, soit peu après 1880, année où elle mit au monde le premier d'entre eux, à l'âge de 23 ans. Un zoom sur la photographie nous permet enfin de remarquer que la jeune femme porte une alliance à l'annulaire ; or nous savons qu'elle s'est mariée en janvier 1880. Néanmoins, Fortier étant lui-même plus jeune que celle-ci de 5 ans (il est né en 1862), il est peu probable qu'il ait débuté dans le métier avant 18 ans. Ces éléments d'analyse nous permettent de dater cette photographie dans une fourchette d'une dizaine d'années située entre 1880 et 1890, soit une dizaine d'années, au moins, avant les débuts offciels de l'activité d'éditeur d'Edmond Fortier au Sénégal !

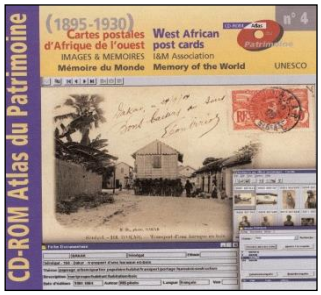
Sachant cela, cette photographie pose désormais plus de questions qu'elle n'apporte de réponses et, notamment, celle de savoir quels liens Fortier entretenait avec l'Afrique occidentale, et le Sénégal en particulier, à la fin du XIXe siècle. Mais au-delà de cette énigme, une hypothèse à la fois séduisante et imprudente peut être avancée, qui consiste à envisager que la belle Merry André ait été à l'origine de l'installation de Fortier au Sénégal… En attendant, éventuellement, de la valider, il est certain que c'est un autre qu'elle épousa : Germain, dit Gino d'Erneville, métis comme elle, et futur président du Conseil Général.

Parmi les toutes premières cartes postales éditées par Fortier à Dakar…

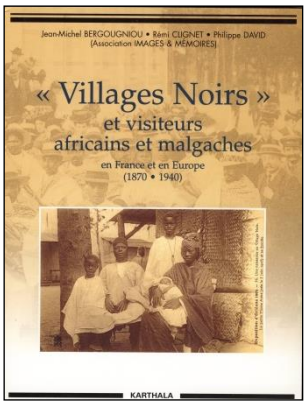


… la série* Fortier Dakar, *numérotée ou non (au plus tard 1900-1901)

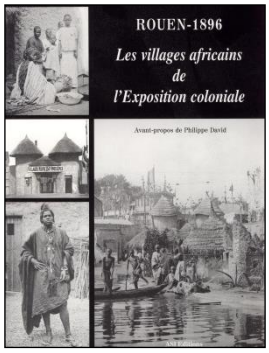
Publications disponibles auprès d'I& M



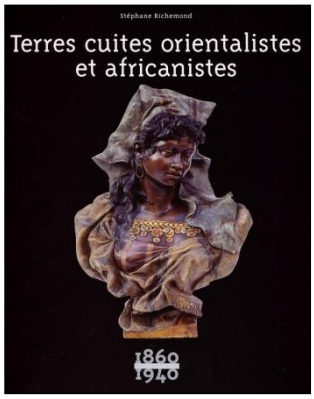
CD-Rom *Cartes postales d'Afrique de l'Ouest (1895-1930)*
I&M-UNESCO «Mémoire du Monde » - plus de 3200 documents indexés -
Windows PC 95 et plus
(76,22 € ;port France : recommandé simple : 82,98 € ; recommandé AR : 84,28 €)



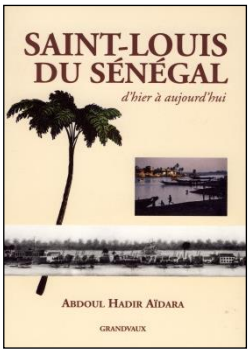
J. M. Bergougnou, Ph. David, R. Clignet, *«Villages Noirs» et visiteurs africains et malgaches en France et en Europe (1870-1940)*
Karthala, 2001. 30 € (+ port)



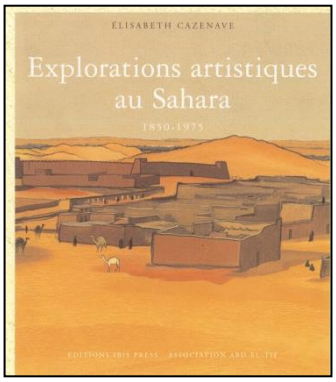
Rouen – 1896 Les villages africains de l'Exposition coloniale
ASI Éditions, 2004. 28 € (+ port)



Stéphane Richemond, *Terres cuites orientalistes et africanistes 1860-1940*
Les Éditions de l'Amateur, 1999. 44 € (+ port)



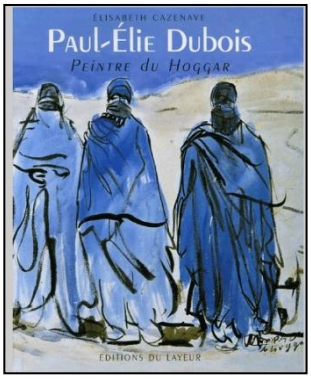
Abdoul Hadir Aïdara, *Saint-Louis du Sénégal d'hier à aujourd'hui*
Grandvaux, 2005. 15 € (+ port)



Élizabeth Cazenave,

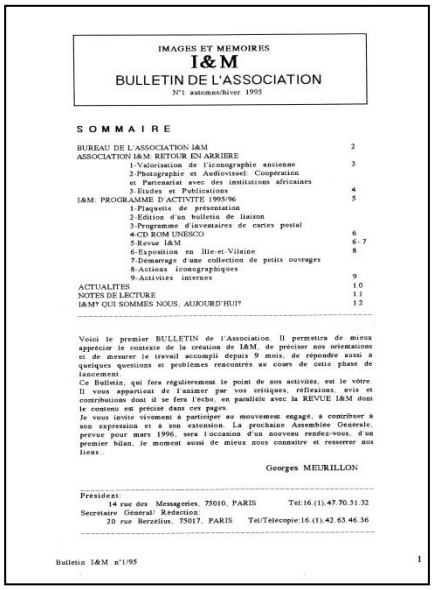
- *Explorations artistiques au Sahara (1850-1975)*
  Ibis Press – Abd-El-Tif, 2006. 49 € (+port)

- *Paul-Élie Dubois, Peintre du Hoggar*
  Éditions du Layeur, 2006. 42,50 € (+port)



Toutes ces publications peuvent être commandées au siège (chèques à l'ordre de *Images et Mémoires*) :
Images & Mémoires, 14 rue des Messageries, 75010 Paris

1995 – 2007 : quelques jalons, du *Bulletin n°1* à la *LL 16*



IMAGES ET MEMOIRES
I&M
BULLETIN DE L'ASSOCIATION
N°1 automne/hiver 1995

SOMMAIRE

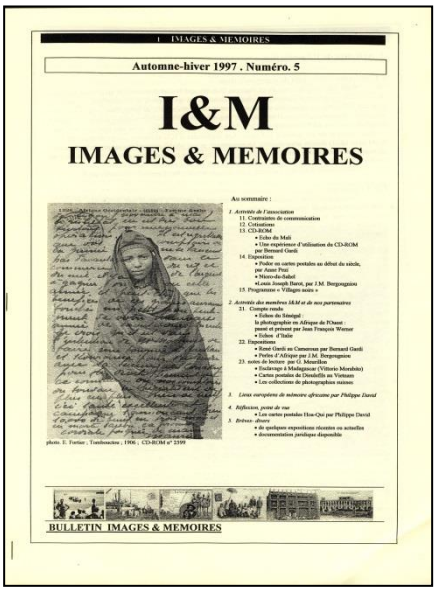
BUREAU DE L'ASSOCIATION I&M 2
ASSOCIATION I&M: RETOUR EN ARRIERE
1-Valorisation de l'iconographie ancienne 3
2-Photographie et Audiovisuel: Coopération et Partenariat avec des institutions africaines
3-Etudes et Publications 4
I&M: PROGRAMME D'ACTIVITE 1995/96 5
1-Plaquette de présentation
2-Edition d'un bulletin de liaison
3-Programme d'inventaires de cartes postal
4-CD ROM UNESCO 6
5-Revue I&M 6 - 7
6-Exposition en Ille-et-Vilaine 8
7-Démarrage d'une collection de petits ouvrages
8-Actions iconographiques
9-Activités internes 9
ACTUALITES 10
NOTES DE LECTURE 11
I&M? QUI SOMMES NOUS, AUJOURD'HUI? 12

Voici le premier BULLETIN de l'Association. Il permettra de mieux apprécier le contexte de la création de I&M, de préciser nos orientations et de mesurer le travail accompli depuis 9 mois, de répondre aussi à quelques questions et problèmes rencontrés au cours de cette phase de lancement.
Ce Bulletin, qui fera régulièrement le point de nos activités, est le vôtre. Il vous appartient de l'animer par vos critiques, réflexions, avis et contributions dont il se fera l'écho, en parallèle avec la REVUE I&M dont le contenu est précisé dans ces pages.
Je vous invite vivement à participer au mouvement engagé, à contribuer à son expression et à son extension. La prochaine Assemblée Générale, prévue pour mars 1996, sera l'occasion d'un nouveau rendez-vous, d'un premier bilan, le moment aussi de mieux nous connaître et resserrer nos liens.

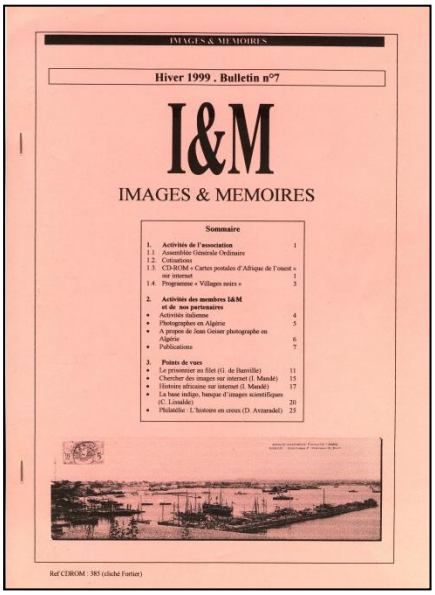
Georges MEURILLON

Président:
14 rue des Messageries, 75010, PARIS Tél:16.(1).47.70.31.32
Secrétaire Général/ Rédaction:
20 rue Berzélius, 75017, PARIS Tél/Télécopie:16.(1).42.63.46.36

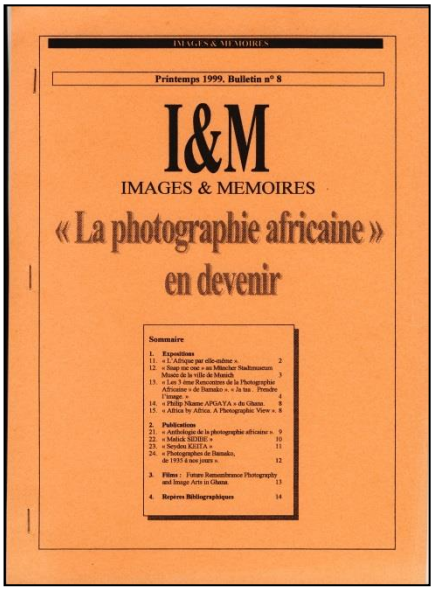
Bulletin I&M n°1/95 1



IMAGES & MEMOIRES
Automne-hiver 1997 . Numéro. 5
I&M
IMAGES & MEMOIRES
Au sommaire :
BULLETIN IMAGES & MEMOIRES

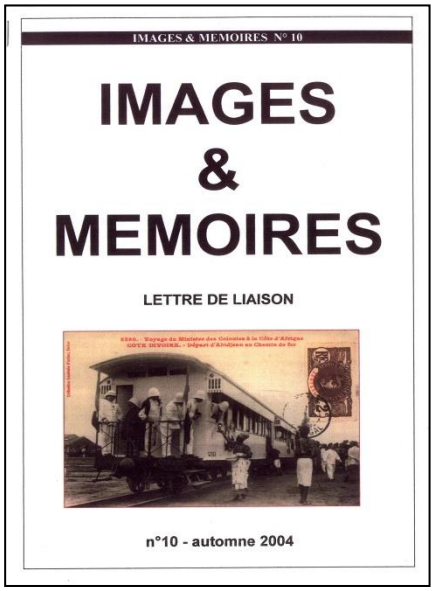


IMAGES & MEMOIRES
Hiver 1999 . Bulletin n°7
I&M
IMAGES & MEMOIRES
Sommaire
Ref CDROM : 385 (cliché Fortier)

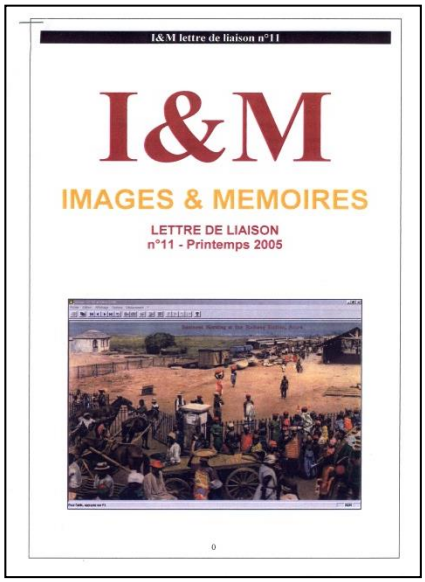


IMAGES & MEMOIRES
Printemps 1999. Bulletin n° 8
I&M
IMAGES & MEMOIRES
« La photographie africaine » en devenir
Sommaire

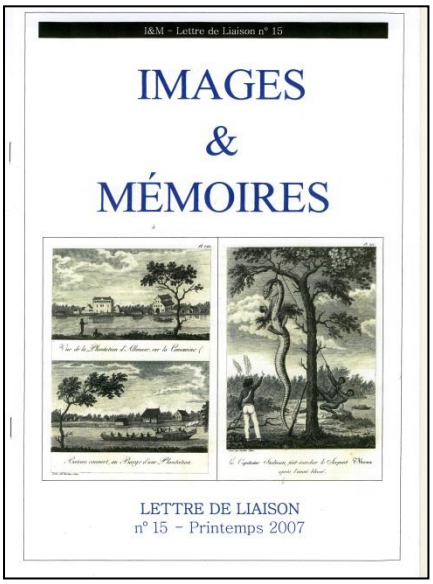
IMAGES & MEMOIRES
I&M
IMAGES & MEMOIRES
LETTRE DE LIAISON
n° 01/2001
printemps-été 2001
Président : 14, rue des Messageries - 75 010 - Paris - ☎ -Fax : 01 47 70 31 32
Secrétariat I&M/ Rédaction : 20 rue Berzélius - 75017 - Paris
☎ -Fax : 01 42 63 46 36 - E-mail : imaimemo@club-internet.fr
site CD Rom : http://www.Fss.ulaval.ca/perna
bureau I&M
Président : Philippe DAVID
Secrétaire général : Georges MEURILLON
Secrétaire-générale adjointe : Anne PEZI
Trésorier : Jean-Michel ANDRAULT
Conseillers :
Rémy CLIGNET ; Claire LISSALDE ; Issiaka MANDE
Claude Hélène PERROT
LETTRE DE LIAISON rédaction, réalisation : Georges MEURILLON



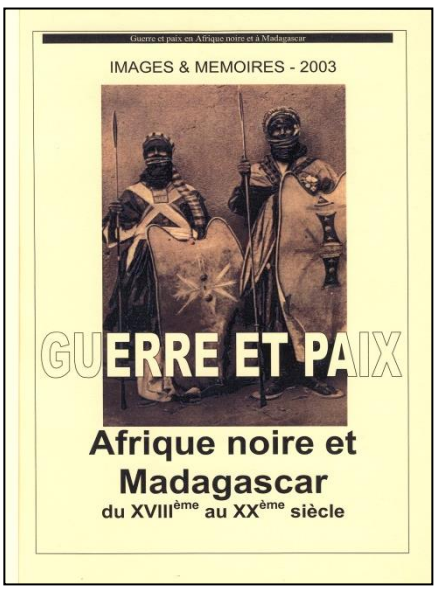
IMAGES & MEMOIRES N° 10
IMAGES & MEMOIRES
LETTRE DE LIAISON
n°10 - automne 2004



I&M lettre de liaison n°11
I&M
IMAGES & MEMOIRES
LETTRE DE LIAISON
n°11 - Printemps 2005



I&M – Lettre de Liaison n° 15
IMAGES & MÉMOIRES
LETTRE DE LIAISON
n° 15 – Printemps 2007



Guerre et paix en Afrique noire et à Madagascar
IMAGES & MEMOIRES - 2003
GUERRE ET PAIX
Afrique noire et Madagascar
du XVIIIème au XXème siècle